

Massimo Missiroli

NON HO MAI LETTO UN LIBRO



Je n'ai jamais lu un livre
histoires d'un "pop-up designer"

Tu es devenue aveugle à l'âge de 49 ans à cause de deux décollements de la rétine, un œil après l'autre ; sans voir ce que je faisais, tu m'as toujours encouragé à continuer, parce que tu voyais que je faisais de belles choses, utiles pour les enfants.

Toi qui voulais que je fasse médecine et qui souhaitais que je sois docteur pour que tu puisses être mon infirmière et travailler avec moi pour soigner les gens qui avaient besoin de nous.

*Te souviens-tu de ce que tu me disais quand je jouais dans ma boîte en carton spatiale en disant que quand je serais grand, je voudrais être astronaute ?
"Nanì, ce sera difficile pour toi de le devenir, il y a peu d'astronautes car c'est un travail très difficile".*

Imagine, maman, qu'à la fin j'ai fait un travail où nous sommes seulement 30 dans le monde, bien moins que les astronautes !

Ce livre est pour toi.

Ton nanì

(Nanì est un terme que les mères italiennes affectueuses utilisent pour faire référence affectueusement à leur petit garçon.)

Chapitre 1 : Pas même un
Chapitre 2 : D'ailleurs, ce prix
Chapitre 3 : JE DEVAIS TRAVAILLER À LA BANQUE (et peut-être faire carrière)
Chapitre 4 : Mes débuts
Chapitre 5 : Une chemise militaire
Chapitre 6 : Guitares, caméras, poings fermés, appareils photo et autres carrières
Ando Gilardi : "Ne photographie pas..."
Chapitre 7 : Le temps pour deux vies
Chapitre 8 : Enfin je rencontre les pop-up
Chapitre 9 : Enfin, je décide de faire des pop-up
Chapitre 10 : Oui, mais comment fait-on un pop-up ?
Chapitre 11 : Le livre a trois dimensions
Chapitre 12 : Livres, cours et récurrences
Chapitre 13 : Bien sûr, certains disent non
Chapitre 14 : À l'époque, les pop-up étaient imprimés en Colombie
Chapitre 15 : Mon premier autographe (avec dédicace)
Chapitre 16 : Être célèbre
Chapitre 17 : Ma collection de poignées de main
Chapitre 18 : Les livres italiens
Chapitre 19 : J'offre un livre au PDG de la banque où je travaille
Chapitre 20 : Avant les Lumières
Chapitre 21 : Robert devient Sabuda
Chapitre 22 : La télé
Chapitre 23 : Moi et... Les Pooh
Chapitre 24 : Banquier "sui generis" ?
Chapitre 25 : Les marchés
Chapitre 26 : Moi et... David A. Carter
Chapitre 27 : Moi et... Disney
Chapitre 28 : Esslinger aller-retour
Chapitre 29 : Moi et... Mauricio de Sousa
Chapitre 30 : Pour moi, c'est juste Giovanna
Chapitre 31 : En Amérique et retour
Chapitre 32 : Moi et... Kenzo
Chapitre 33 : Massimo Missiroli éditeur de pop-up
Chapitre 34 : Pour les personnes importantes
Chapitre 35 : Cattelan ne peut pas être ici avec nous
Chapitre 36 : Qui a tué la grand-mère ?



Remise de la plaque "fausse" mais qui contient une information "vraie".

J'en avais préparé une autre :

**Prix spécial du jury
à Massimo Missiroli
dans la sectio**

"celui qui s'amuse le plus au Salon"

mais j'ai finalement choisi celle qui certifie mes 50 ans au Salon.

Chapitre 1

Pas même un

En 2023, la Foire du Livre pour Enfants de Bologne a célébré ses soixante ans : la première fois que j'y suis entré, c'était en 1973, et depuis lors, je n'en ai pas manqué une seule. Si on compte tous les jours que j'y ai passés, cela représente une année entière de ma vie. Sachant que la foire existe depuis 1963, il y a une statistique stupéfiante et surprenante : je suis probablement la personne qui a participé le plus souvent, même plus que le personnel.

Mais il y a une donnée encore plus stupéfiante et surprenante, c'est que je n'ai jamais lu un livre.

Pas même un.

Ne vous méprenez pas, je ne m'en vante pas, c'est un fait. Et c'est peut-être ce qui m'a poussé à choisir ce métier : créer des livres.

Et comme je n'ai jamais lu de livre, quand je raconte mes histoires, je me retrouve à ouvrir à chaque fois un nouveau chapitre, à tourner la page toujours avec un effet spécial, avec quelque chose de coloré qui s'ouvre par surprise.

Je n'ai jamais lu un livre, mais j'en ai créé plusieurs : car j'ai vécu de nombreuses vies, et dans la plus passionnante de toutes mes vies, j'ai créé des livres pop-up.

Je n'ai jamais lu un livre quand j'étais enfant : et mes parents me le disaient, que je devais lire.

Je n'ai jamais lu un livre même à l'école primaire, sauf pour les devoirs : et mon maître me disait aussi que je devais lire.

Et je n'ai jamais lu un livre non plus au collège, ni au lycée, alors que j'ai obtenu mon diplôme avec une très bonne note.

Je n'ai jamais lu un livre, justement parce que je devais le faire : et j'ai toujours cru qu'il y a tellement de choses qui peuvent te faire sentir vivant, et aucune d'entre elles n'a à voir avec le devoir.

Donc, oui, j'ai lu beaucoup de livres parce que je voulais apprendre beaucoup de choses, parce que je voulais voir les images, ou peut-être que certains livres m'aidaient aussi à impressionner les autres. Parfois, j'achetais un livre en m'imaginant assis élégamment dans un fauteuil, avec la lampe parfaite qui me

donnait la lumière parfaite, puis je mettais Mozart sur un lecteur sans grésillements ni imperfections, et je me voyais de l'extérieur : c'était tellement cool de lire, pensais-je.

Mais je me suis arrêté là : à ce que j'aimais.

Et c'est important d'avoir quelqu'un à côté de soi qui sait ce qu'est le plaisir, parce qu'il n'a pas besoin d'explications : je suis quelqu'un qui tombe amoureux. Je tombe amoureux d'une couverture, d'une solution particulière en carton, de quelque chose de beau. Et je n'ai pas besoin de temps, de lenteur, ou d'une absence totale de bruits. J'ai besoin que le livre me voie et me fasse ressentir quelque chose.

Pour moi, les livres pop-up sont ainsi : des livres en trois dimensions. Pendant longtemps, à la foire de Bologne, j'ai eu mon propre stand qui s'appelait : "Le livre a trois dimensions" (avec le "a" précédé d'un "H". H comme avoir, ce n'est pas une faute d'orthographe ni une coquille).

Même si pour moi, beaucoup de livres sont plats, ils prennent une troisième dimension seulement lorsque je commence à interagir avec, quand j'apprends, quand je découvre, quand je m'y plonge et quand j'en ressors en faisant une tonne d'éclaboussures.

J'ai beaucoup de livres plats dans ma bibliothèque.

J'ai aussi Mozart quelque part.

Je m'occupe de trouver le fauteuil.

Mais je ne crois plus qu'un jour je lirai comme mon maître l'aurait souhaité.

Cela n'arrivera jamais.

En 2001, on m'a remis le prix Andersen à Sestri Levante, dans un théâtre bondé. J'étais ravi, mais totalement impréparé. Alors, quand on m'a décerné le prix, j'ai crié : "Je remercie tout le jury de ce prix littéraire d'avoir récompensé quelqu'un qui n'a jamais lu un livre..."

Cette remarque a fait rire plusieurs personnes.

Tous pensaient que je citais Pennac et son décalogue des droits du lecteur.

Le premier droit est celui de "ne pas lire".

Je disais simplement la vérité.

La vérité a cet effet sur moi : c'est toujours la plus belle histoire.

En 2008, j'étais au Festival de Littérature de Mantoue, et une journaliste de la Radio Suisse Italienne m'a interviewé.

J'ai parlé de mon absence de lecture.

Mais, pour être honnête, j'ai ajouté :

"Je ne veux pas que d'autres enfants vivent ce que j'ai vécu.

C'est aussi pour cela que je fais des pop-up pour les enfants d'âge préscolaire. Ils jouent avec mes livres. Pour eux, la lecture, ou l'écoute de ces quelques lignes, est liée à un jeu. Mais ensuite, ils ne mettent pas cet objet, qu'ils ne savent pas encore s'appeler un livre, dans leur boîte à jouets, mais sur une étagère. Avec le temps, cette étagère contiendra d'autres objets similaires avec de plus en plus de mots et de moins en moins de jeux à l'intérieur.

Mais pour ces enfants, qui auront grandi avec les mots du livre, ce seront toujours des jeux, et ils garderont le plaisir de la lecture.

C'est ma façon d'accompagner les enfants vers la lecture, et je peux le faire."

L'intervieweuse était tellement émue que sa voix tremblait lorsqu'elle me posa la question suivante : nous avons dû refaire l'interview.

Elle m'a dit plus tard que c'était l'une de ses interviews préférées.

Voilà.

L'essence est là.

Je n'ai jamais lu un livre.

J'aime les livres. Et les images qu'ils contiennent. Et croyez-moi, ce n'est pas absurde. Sans des personnes comme moi, les "Silent Book" n'existeraient pas.

Il y a autre chose, une sorte de revirement.

Pendant toutes ces années, alors que dans une de mes vies je créais des livres pop-up, dans une autre je travaillais comme caissier de banque.

Et cela peut aussi être merveilleux : mais je vous en parlerai au prochain chapitre.

Les pop-up sont comme ça : on ouvre une page et il y a une merveille à l'intérieur, et quand on a fini de s'émerveiller, on tourne la page et une nouvelle merveille apparaît.

Dans les livres plats, on m'a expliqué, on le fait avec les chapitres.



Je suis né le trois mai 1957.

À 4 heures du matin.

Je ne crois pas en l'astrologie, mais je suis né sous le signe du Taureau avec un fort ascendant Poissons, du moins c'est ce qu'on m'a dit.

Ceux qui ont lu mon thème astral affirment que l'ascendant a influencé mon caractère créatif et que le signe du Taureau représente mon rôle matinal à la banque.

*Je suis né à la maison avec l'aide d'une sage-femme.
C'est ici que ma mère me présente à la famille Missiroli.
C'est ma première apparition publique.*

Chapitre 2

Et puis, ce prix-là

Et puis ce prix, le prix Andersen, avait une justification bien étrange. Un fax de Gualtiero Schiaffino, le deus ex machina d'Andersen, m'est parvenu, avec quelques mots écrits au marqueur en grand : "Nous t'avons récompensé comme si tu étais un livre".

J'avais remporté le prix du "meilleur livre fait d'art".

D'une certaine manière, dans cette profession, pas celle de banquier, l'autre, celle de l'auteur de livres pop-up, du designer de pop-up, nous sommes un peu des artistes et un peu des "œuvres d'art" : chacun de nous a sa signature, ses solutions, ses passions, les directions où il pousse sa recherche. Notre travail provient parfois d'un problème qui demande une solution pratique, parfois d'une image, d'une pensée en trois dimensions.

Il est difficile de dire combien il y a d'auteurs de livres pop-up dans le monde. Ceux qui le font régulièrement, les hommes-livres et les femmes-livres, sont actuellement une trentaine.

On me l'a demandé à plusieurs reprises : pourquoi êtes-vous si peu nombreux dans le monde ?

Les auteurs américains ont une réponse prête, très directe.

Ils disent : "Nous sommes peu nombreux parce que nous sommes des personnes spéciales".

Maintenant, étant l'un de ces trente, je devrais garder le secret et acquiescer.

Bien sûr, je suis une personne spéciale. Qui ne l'est pas ?

Mais la vérité est moins fantaisiste.

Nous sommes 30 parce que chaque année, moins de 90 pop-ups sont imprimés dans le monde.

Si vous ne publiez pas au moins 3 livres chaque année, vous ne pouvez pas avoir un revenu pour vivre "normalement".

Imaginez un instant que vous ayez également étudié la comptabilité : $90 \text{ divisé par } 3 = 30$.

S'il y avait 350 d'entre nous, combien de designers pop-up seraient sans emploi ?

Ensuite, j'avais, ou plutôt j'avais, deux emplois : le matin caissier à la banque et l'après-midi auteur de pop-up. Deux emplois que j'ai aimés tous les deux.

Le matin à la banque, j'aimais parce que si vous arrivez à créer une empathie avec le client, vous découvrez que la caisse est le seul secteur de la banque où le client vient et a besoin d'un service.

Et vous, avec toute votre humanité, devez savoir résoudre tous ses problèmes au mieux.

J'ai toujours été autodidacte et j'aime les problèmes.

Quand je rencontre un problème, j'apprends : que ce soit un instrument de musique, une personne, un livre. Quelque chose qui a besoin de moi.

J'aimais donc être au guichet, car je pouvais parler (j'aime parler) et trouver des solutions (j'aime les solutions), et connaître les gens (et j'aime les gens).

Et puis, on pense que dans une banque, il n'y a que ceux qui aiment l'argent ! L'argent n'est qu'un moyen de résoudre certains problèmes, rien de plus.

Ce n'est pas la même chose que mon père pensait : alors nous devons revenir en arrière et recommencer depuis le début, qui est mon début et celui de beaucoup d'autres, car beaucoup d'entre nous ont rencontré les mêmes problèmes, et ont essayé de nombreuses solutions similaires. Parce que l'histoire est aussi cela : une série de problèmes et des solutions plus ou moins similaires pour tout le monde (pas pour tout le monde, entendons-nous : il y a toujours ceux qui ont moins de problèmes, ou en tout cas des problèmes différents). Mon père avait une solution universelle à tous les problèmes : je devais travailler dans une banque.



Ma mère me le répétait toujours. Tu étais un petit garçon aux cheveux blonds et puis, soudain, tes cheveux sont devenus châains.

Ma mère racontait toujours qu'elle me gardait près d'elle, toujours à ses côtés, à chaque instant, pendant les six premières années de ma vie.

La maison où nous habitions était à environ trois mètres de l'école primaire.

Malgré cela, chaque matin, ma mère m'accompagnait à l'entrée de l'école et me suivait du regard jusqu'à ce que je franchisse le seuil.

Et à 12h30, elle venait me chercher. Ce n'est qu'en grandissant que j'ai compris la raison de cet excès d'affection.

J'étais blond, disais-je, mais j'ai toujours eu du mal à le croire, pensant que c'était une photo décolorée.

Lorsque ma mère est décédée, en rangeant sa boîte à bijoux, j'ai trouvé une mèche de cheveux blonds. Elle l'avait gardée pendant 60 ans parmi ses objets précieux.

La mèche blonde de son "nani", comme elle m'appelait à l'époque et jusqu'à sa disparition, il y a six ans.

(Nani est un terme que les mères italiennes affectueuses utilisent pour faire référence affectueusement à leur petit garçon.)

Chapitre 3

JE DEVAIS TRAVAILLER DANS UNE BANQUE (et peut-être même faire carrière)

Oui, mon père disait ça. Il me le répétait, parfois plusieurs fois par jour. Je ne sais pas comment c'est chez vous, mais à Forlì, quand quelqu'un dit soudainement "tu dois travailler dans une banque", c'est comme s'il répondait à une question, comme s'il poursuivait une conversation. Le romagnolo est une langue étrange, faite de réponses à des questions non exprimées, comme si les Romagnols passaient toute la journée à déclamer des proverbes et des clichés. À quoi mon père répondait-il?

À mes intérêts, à tout ce qui me plaisait.

Si j'avais une passion, ma propre passion, la réponse était toujours la même, monotone. Je devais travailler dans une banque.

D'un autre côté, mon père n'a jamais supporté mes intérêts : je ne suivais aucun sport, je ne fréquentais pas les bars, je ne m'habillais pas bien, je n'avais pas une bonne voiture, mais une Renault 4.

Et ce n'était pas un accident. Il m'avait voulu comme à l'époque on désirait un garçon pour assurer la continuité de la famille.

J'étais arrivé sept ans après ma sœur, mais la vie ne l'a pas aidé à me façonner comme il l'aurait voulu.

Je devais travailler dans une banque et peut-être même faire carrière.

Cela m'aurait permis, ainsi qu'à ma future famille, une vie paisible et une vieillesse sereine.

Selon lui, mes passions étaient inconséquentes, légères et abstraites.

Il n'avait pas les mots pour le dire, alors il utilisait un mot en dialecte.

Je ne faisais que des "snament", c'est-à-dire que je m'amusais, je me perdais dans des jeux comme les enfants, toujours à plaisanter.

Après tout, je travaillais pour les enfants, avec les enfants.

"A fér snament."

Mon père, orphelin dès l'âge de deux ans (mon grand-père avait été tué par les Chemises noires deux semaines après la marche sur Rome), n'avait jamais appris à être un père.

Il était convaincu qu'il devait me renforcer pour affronter la vie et il le faisait avec l'outil qu'il avait : la colère. Alors il me mettait en colère pour tout, persuadé que je me renforcerais de dispute en dispute.

Il était certainement très en colère, et il l'utilisait abondamment.

Il a toujours minimisé tout ce que je faisais et même quand je lui ai montré le premier chèque de droits d'auteur que j'avais reçu des États-Unis en avance, il a dit que je ne faisais que des "petits jeux" et que "je devais travailler dans une banque".

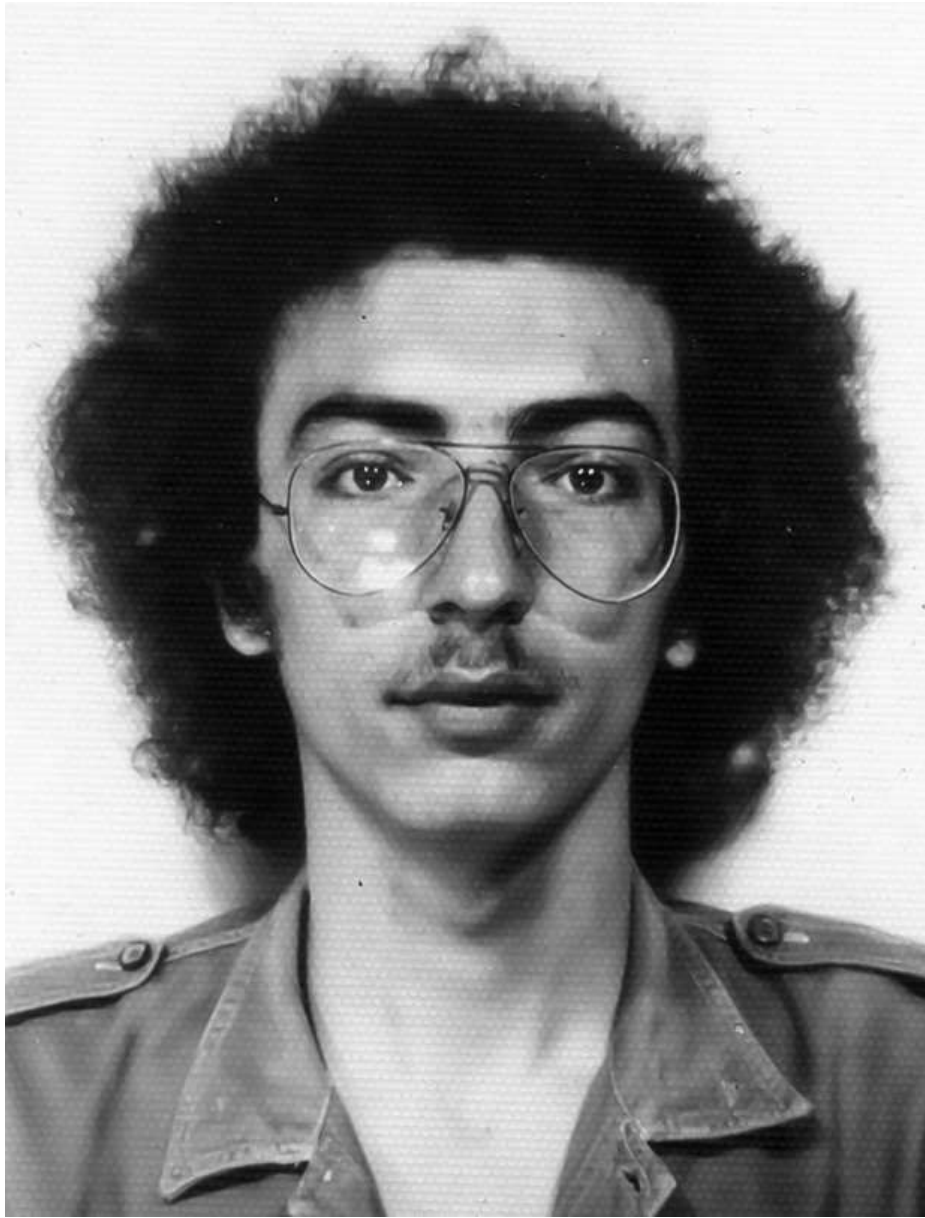
Combien de fois, en colère, j'ai cessé de manger et je suis sorti de la maison pour me calmer.

Ma mère, en revanche, m'a toujours soutenu. Devenue aveugle des deux yeux à seulement 49 ans à cause de deux décollements de la rétine, à une époque où le laser en ophtalmologie était encore de la science-fiction, elle me rassurait toujours en me disant : "Je ne vois rien de ce que tu fais, mais je sais que c'est beau parce que tu le fais avec ton cœur".

Mon monde était fait de matins et d'après-midis, de plusieurs vies.

Et comme je ne pouvais pas vivre pleinement mes passions, je laissais chaque passion m'emporter.

Et j'ai eu la chance de vivre mille débuts.



*Me voici à 16 ans, la première fois que je suis allé au Salon du livre
pour enfants de Bologne.*

Mes amis graphistes, plus âgés et majeurs, m'ont fait passer pour un dix-huit ans.

C'est plausible. En regardant cette photo, on pourrait le croire.

*J'ai gardé ces cheveux jusqu'à mon départ pour le CAR à Barletta : là-bas,
j'ai défié le coiffeur du bataillon qui m'a rasé à zéro,
me faisant comprendre que les temps changeaient.*

Chapitre 4

MES PREMIERS DÉBUTS

J'étais en première comptabilité lorsque j'ai commencé à fréquenter le studio de graphisme publicitaire de Claudio.

On y créait des logos, des publicités, mais surtout on y faisait de la sérigraphie.

Ce n'était pas le premier studio que j'avais fréquenté, mais c'était certainement l'expérience la plus longue.

J'y passais mes après-midi. Je discutais, j'apprenais et j'avais aussi ma propre tâche : je sélectionnais les images sur pellicule pour l'impression en quadrichromie.

Je plaçais une feuille d'acétate transparente sur le dessin, collais des écrans adhésifs, les découpais avec un cutter rotatif, appliquais les polices Letraset ou Mecanorma.

J'y ai appris la photomécanique, le traitement photographique et bien d'autres choses.



Une de mes illustrations de jeunesse

Outre ce que j'apprenais avec mes mains, il y avait ce que j'apprenais avec mes yeux. Claudio disait toujours qu'il fallait être un pas en avance sur les autres : il investissait beaucoup dans les magazines de graphisme et dans les annuaires d'agences publicitaires, pour la plupart américaines.

C'est ainsi que j'ai découvert les travaux de Milton Glaser et de nombreux graphistes américains qui étaient à la pointe à ce moment-là.

On discutait avec le client, on essayait de comprendre ce qu'il voulait, puis je feuilletais des magazines jusqu'à ce que je trouve trois ou quatre images qui pouvaient nous inspirer, puis photomécanique, solarisation et, après avoir tout redessiné, nous préparions le travail.

Les choses se faisaient avec les mains, mais d'abord avec les yeux.

Claudio m'a appris que tout peut être fait à la dernière minute.

Si le lendemain matin nous devons livrer des t-shirts sérigraphiés, Claudio nous donnait rendez-vous à minuit et ce n'est qu'alors que nous commençons à travailler.

On en revient toujours là : était-ce du temps perdu ? Était-ce un gaspillage ? Le temps sert d'abord à réfléchir, à imaginer quelque chose de nouveau : ensuite, quand il n'y a plus de temps, on passe à la réalisation.

Et tout le temps passé auparavant vous donne une forte impulsion.

Le temps n'est pas de l'argent : c'est la liberté. Si vous le monétisez, vous perdez toute la liberté que vous auriez pu avoir.

J'avais soif de liberté et de rencontrer des personnes libres.

J'avais peut-être 16 ans quand j'ai rencontré la première personne importante, le peintre Remo Brindisi. Nous étions l'atelier d'art qu'il utilisait pour ses sérigraphies.

Nous préparions les cadres en soie avec la sélection des couleurs, puis il assistait à l'impression, regardait les premières épreuves d'artiste et enfin nous imprimions le nombre de copies qu'il demandait. À la fin, nous cassions les cadres pour s'assurer que le multiple ne puisse plus être reproduit. En plus de l'impression, j'étais chargé de couper les cadres avec un cutter.

Avant d'aller dans le studio, à l'âge de 13 ans, je faisais des dessins sur du papier calque et imprimais des posters en héliogravure. C'était un moyen d'avoir un peu d'argent.

J'avais appris cette technique grâce à mes cousins, des ingénieurs en bâtiment, qui l'utilisaient pour faire des plans de maisons.

À moins de dix-huit ans, je me sentais déjà capable de diriger et gérer un studio de graphisme publicitaire. J'ai donc demandé à mon père l'argent pour acheter quelques machines dont j'aurais besoin : je ne pouvais certainement pas demander un prêt à la banque, car je ne pouvais fournir aucune garantie.

Et mon père m'a répondu que je devais travailler dans une banque. Effectivement.



L'un de mes premiers dessins, réalisé à l'âge de 15 ans.

On voit clairement l'influence des artistes pop-art et des graphistes avant-gardistes de cette époque. Je faisais ces affiches que je faisais ensuite imprimer en héliographie en plusieurs exemplaires pour gagner un peu d'argent.

Chapitre 5

Une chemise militaire

C'était la période de maturité. J'ai vraiment peu étudié, mais j'ai été le meilleur de ma commission et j'ai obtenu l'une des meilleures notes de tout l'Institut de commerce.

À cette époque, les banques étaient en pleine expansion et avaient besoin de comptables.

Il n'était même pas nécessaire de faire une demande.

Si vous aviez eu une bonne note, les banques vous contactaient directement.

C'est ainsi que j'ai également reçu plusieurs invitations de différents services du personnel.

À l'époque, je portais des jeans, avec une chemise militaire achetée d'occasion au marché de Montagnola à Bologne.

Je me suis présenté à la banque avec les cheveux à la Jimi Hendrix, longs et ébouriffés.

Ils m'avaient écrit, il me semblait juste de répondre : et comme ils ne m'avaient pas vu, j'ai voulu me présenter avec tout ce qui me représentait le plus.

Je me suis assis, les ai remerciés et leur ai expliqué que, plus tard, je voulais être graphiste publicitaire, pas banquier.

Puis je me suis levé et j'ai salué.

Quand on est jeune, on fait des choses stupides.

J'aurais pu rester à la maison et me taire.

Puis je me suis inscrit à l'ISIA d'Urbino, mais je n'ai pas réussi l'examen d'entrée : c'était pourtant le seul cours que je voulais suivre. Alors je suis rentré chez moi sans perspective.

Entre-temps, j'avais reçu une autre carte postale, celle du service militaire.

Sans même lire la destination, je l'ai déchirée en mille morceaux et jetée à la poubelle. Moi, le service militaire ? JAMAIS !

Mon père a reconstitué la carte postale et m'a acheté un billet de train pour Barletta (aller simple).

Alors je suis parti pour le service, je l'ai fait sans vraiment apprendre grand-chose et à mon retour, j'ai erré pendant quelques semaines dans des agences et des bureaux. Je cherchais du travail, j'avais beaucoup d'expérience mais pas de diplôme, alors personne ne m'a offert quoi que ce soit.

J'ai repris l'invitation de la banque.

Je me suis coupé les cheveux, je me suis rasé : après tout, c'est à cela que sert l'armée.

J'ai pris un meilleur costume et je me suis présenté à nouveau.

Bien sûr, je revenais. Ce n'est pas que la banque ne m'intéressait pas. Au contraire, elle m'intéressait énormément.

Diable.

C'est juste que par sérieux, je devais d'abord faire mon service militaire.

Être militaire.

Qu'ils comprennent. Qu'ils acceptent.

Ils ont accepté.

Le processus de sélection pour l'embauche a commencé.

J'ai eu un entretien, puis un autre, et encore un autre, tantôt à Bologne, tantôt à Milan : il y a eu cinq rencontres en tout.

Ainsi, entre-temps, j'ai trouvé un travail : commercial pour une entreprise laitière.

Un soir, à la fin de juillet, j'ai reçu un appel.

C'était la banque, un homme qui joyeusement m'annonçait qu'ils m'avaient embauché et que je pouvais commencer le 1^{er} août.

J'ai répondu que je ne pouvais pas, je devais finir les livraisons de la semaine pour mes clients.

De l'autre côté du téléphone, l'homme s'est raidi et m'a dit sèchement : "Vous ne réalisez pas que vous travaillerez dans une banque, il y a une longue file derrière vous."

Oh.

J'avais des échéances, et les produits laitiers avaient une date de péremption.

À la fin, j'ai eu le dessus.

J'ai été embauché le 7 août, après avoir terminé la tournée de livraison de fromages et autres.

Pour l'institut de crédit, ce fut une embauche inhabituelle.

Les embauches avaient toujours commencé le premier du mois.

La mienne, unique, le 7.

J'ai fait mes trois mois d'essai bien habillé et avec les cheveux courts.

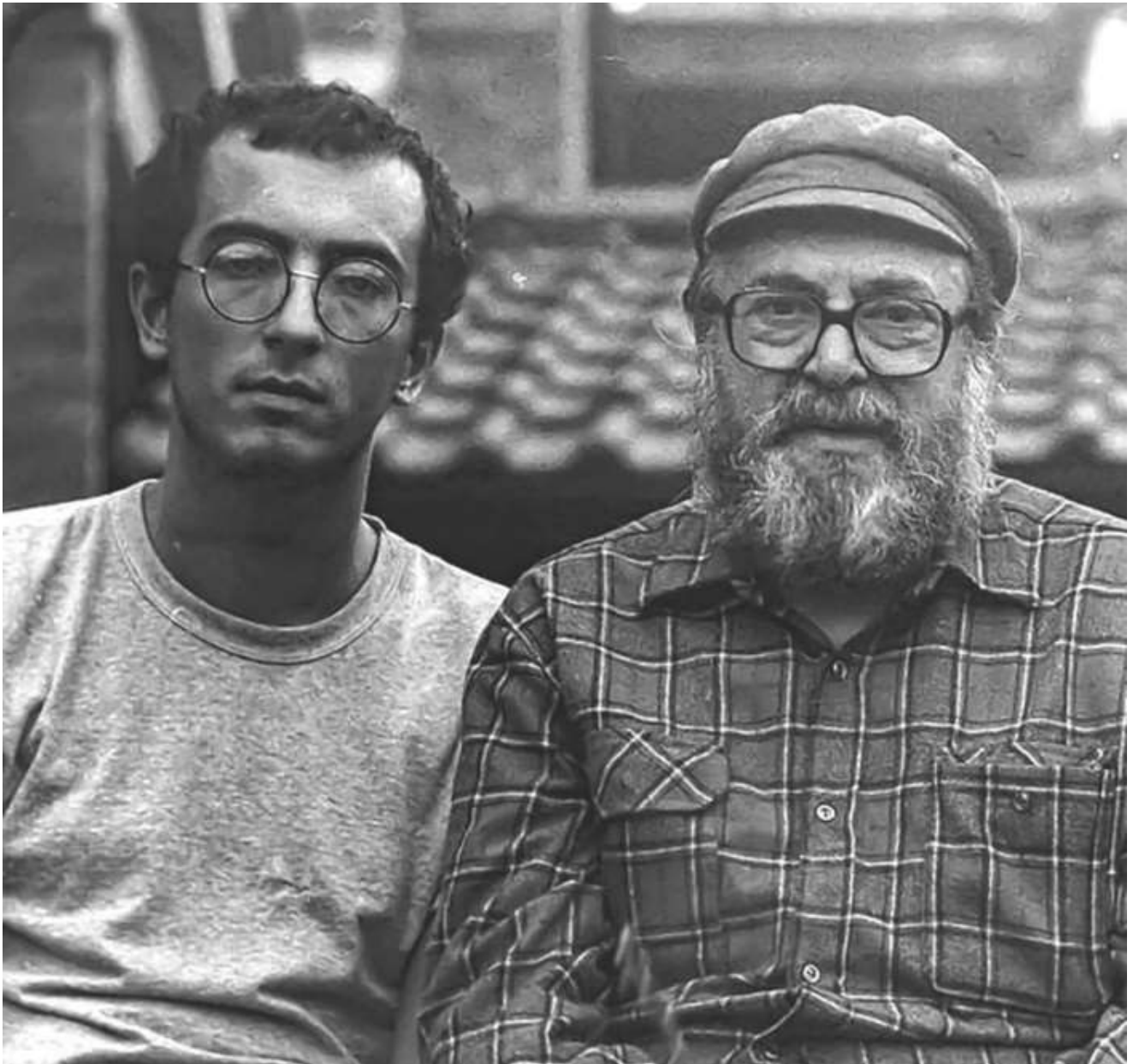
Ce travail m'intéressait, je l'avais dit.

Puis un jour, ils m'ont donné la lettre de confirmation : la période d'essai était terminée.

Je suis sorti de la banque, je me suis inscrit au syndicat de la CGIL, et le lendemain, je suis revenu en jeans. Chaque jour en tant que banquier.

Au début, tout allait bien : je quittais la banque à 5 heures et il y avait toujours quelqu'un avec qui passer un peu de temps avant le dîner, puis, après le dîner, au cinéma, au théâtre, à la taverne.





Moi et... Ando Gilardi. Un génie naturel.

Ando est la personne qui a le plus influencé ma formation de photographe. Avec sa façon de lire les images, il a un peu révolutionné ma propre façon de voir.

Je pense que s'il m'était cher, je l'étais aussi pour Ando.

Il m'a donné de nombreuses marques d'estime.

Pour moi, c'était déjà un magnifique cadeau que de passer du temps avec lui (et la bande Gilardi, comme je les appelais).

Ici, dans sa maison à Caldasio, près d'Acqui Terme, où j'ai passé, pendant plusieurs années, quelques jours pendant les vacances d'été.

Chapitre 6

Guitares, caméras, poings fermés, appareils photo et autres carrières

Je fais un autre pas en arrière, pour qu'on ne pense pas que je ne faisais rien pendant que j'étais à l'école.

Par exemple, l'après-midi de la veille de Noël 1975, j'avais 18 ans.

Fidèle au principe de tout faire à la dernière minute, je préparais l'arbre de Noël.

Fidèle au deuxième principe de ne jamais faire une seule chose à la fois, j'écoutais la radio, alternant entre musique de Noël et segments en studio.

C'était une radio libre: Radio Alternativa.

Elle émettait depuis un oratoire où un prêtre avait acheté l'émetteur FM pour les jeunes de la paroisse.

Tout sauf une radio de centre social, en somme. Ma mère l'écoutait parce qu'ils diffusaient la messe le soir. Bien avant Radio Maria.

De la radio, l'animateur a demandé aux auditeurs de donner leur opinion sur la valeur de Noël, et j'ai appelé.

Ce fut un appel assez long qui s'est terminé par une invitation à les visiter dans leur studio.

Je l'ai fait.



À la fin de la réunion, ils m'ont demandé si j'étais intéressé à animer une émission l'après-midi.

J'ai accepté et la semaine suivante, de 17h à 18h, j'avais mon propre programme sur les auteurs-compositeurs-interprètes italiens.

Je faisais tout moi-même. J'apportais des cassettes et des vinyles. Ils m'avaient appris à mixer et pendant une heure, j'étais seul et je pouvais dire ce que je voulais, persuadé que personne ne m'écoutait : à Forlì à cette époque, il y avait plus de trente radios libres.

C'est ainsi que j'ai élargi le programme en invitant des étudiants du collectif étudiant, des syndicalistes, des membres du comité Italie-Vietnam et du Tribunal Russell.

Un oratoire rempli de révolutionnaires.

Personne ne me surveillait.

J'ai ensuite découvert que les animateurs de radios libres pouvaient être accrédités pour des concerts et même interviewer les artistes en conférence de presse.

Grâce à cet accès, j'ai vu les concerts de Branduardi, Graziani et Bennato, que j'ai interviewé. Quelle émotion !

À cette époque, je jouais aussi de la guitare folk et de la guitare à 12 cordes, je m'accompagnais avec un kazoo et un harmonica, et je m'étais fabriqué un tambourin que je jouais à la pédale.

Oui, j'avais aussi appris à jouer. J'avais suivi des cours de guitare classique, blues et folk. J'avais une grande motivation "éducative" : dans les collectifs, le camarade qui joue et chante dans une taverne est toujours regardé avec intérêt par les camarades militantes.

Alors j'avais appris, j'aimais beaucoup ça, et chanter dans une taverne était vraiment amusant.

Mais je n'ai jamais bien joué de la guitare.

Je peux l'admettre sans problème. Heureusement, je jouais en accompagnement et je n'étais pas soliste.

Parmi ceux qui ont écouté l'une de mes émissions, il y avait la propriétaire d'une radio libre qui émettait de mai à octobre sur les plages de Ferrare. Elle était amie avec Claudio, le propriétaire de l'agence publicitaire où j'étais apprenti. Elle trouvait que j'avais une belle voix et que j'étais très à l'aise. Avec un peu plus d'expérience, je pourrais devenir un bon DJ selon elle.



Elle pensait que je pourrais continuer dans cette direction et passer d'amateur à professionnel, alors elle m'a proposé un contrat avec sa radio libre.

Mais le jeu ne m'amusait plus et j'ai refusé.

Je ne sais pas exactement ce que je cherchais.

J'ai toujours eu un très fort instinct pour savoir si quelque chose allait m'amuser.

Je me suis lancé dans toutes les aventures avec la passion de l'autodidacte.

Et si j'avais la chance de rencontrer quelqu'un avec la vraie joie de la créativité, je le suivais.

On peut aussi faire comme ça, si on est chanceux.

En 1978, je disais, j'avais été embauché dans une banque. Avec mon premier salaire, je me suis acheté, ce même mois d'août, un appareil photo. Le Canon AT1.

Je le désirais depuis des années, mais en tant qu'étudiant et soldat, je n'avais pas trouvé l'argent pour l'acheter. Je suis ainsi devenu le photographe du

dimanche. L'appareil photo était toujours avec moi (et bien sûr le sac avec zoom, grand angle, téléobjectif, filtres, trépied). Je participais aussi à des concours et j'en ai gagné plusieurs. En trois ans, j'ai pris près de 4 000 photos. Ensuite, je faisais du bénévolat dans un centre social et j'ai suggéré d'inviter Ando Gilardi pour donner un cours sur la photographie arbitraire. Ando sera rappelé comme le philosophe le plus important de l'histoire de la photographie italienne. Au deuxième jour du cours, j'ai jeté mon Canon AT1 et j'ai commencé à prendre des photos avec des boîtes à chaussures et un trou sténopé. Ando m'a nommé responsable de la filiale de Forlì de son groupe de recherche Foto/gram, et pendant environ 5 ans je l'ai suivi (pendant mes vacances) partout en Italie. Une expérience unique. Depuis lors, je n'ai plus jamais pris de photos. Je précise : je n'ai plus pris de photos avec un appareil photo, sauf dans de très rares cas.

Photographier n'était pas capturer l'instant, collectionner des moments.

C'était une façon de voir quelque chose, d'aiguiser son regard.

Je prenais mes photos en inventant mes propres machines pour regarder, que je pouvais également construire moi-même, avec des boîtes et des canettes.

Je me suis également inscrit à la société internationale d'études et de recherches sur le trou sténopé basée à Paris.

Dans mes recherches, j'ai développé la boîte photographique et j'en ai réalisé plusieurs, même avec 12 trous, qui permettaient de prendre plusieurs photos. Cette recherche a été publiée et a étonné les membres de l'association.

Absolument novateur.

Puis j'ai inventé un appareil photo avec liquide de développement qui vous permettait de voir votre portrait se former en temps réel.

Pour Ando, c'était la recherche la plus intelligente faite en photographie depuis l'invention de la photographie de Daguerre en 1832, et il me citait pour cela dans ses conférences.

Mais on le sait, Ando était généreux (et un peu "fou").

À cette époque, j'ai inventé les choses les plus curieuses.

J'ai également proposé un cours de photographie pour les femmes au foyer où je faisais développer les photos, dans la chambre noire, avec une planche à repasser et un fer.

Mais le temps me manquait : je voyais moins mes amis, je passais plus de temps à étudier. Je cherchais quelque chose, encore.

Je fréquentais moins les tavernes, ma petite amie, et je sortais de moins en moins. À cette époque, je quittais la banque et je courais chez moi pour étudier.

Parfois, je ne mangeais pas et restais enfermé dans ma chambre d'étude jusqu'à tard dans la nuit.

Il ne me suffisait plus de vivre plusieurs vies, je voulais aussi vivre mes idées, les voir réalisées.

De même, je continuais à voter, toujours à gauche, mais j'étais un extrémiste de gauche moins "engagé" : j'en avais assez des réunions.

Pour moi, le communisme est seulement un rêve irréalisable.

Un rêve si beau qu'il vous fait penser que si l'homme le voulait, il pourrait construire un monde meilleur.

Et j'ai toujours beaucoup aimé cette idée de construction.

Ando Gilardi : "Ne photographiez pas..."

  tous ceux qui croient à la phrase : "Une image vaut mille mots", je dédie le manifeste d'Ando Gilardi signé par tout le groupe FOTO/GRAM dont je faisais partie.

Ne photographiez pas les mendiants, les chômeurs, les affamés.

Ne photographiez pas les prostituées, les mendiants sur les marches des  glises, les retraités sur les bancs solitaires attendant la mort comme un train dans la nuit.

... Ne photographiez pas les Noirs humiliés, les jeunes victimes de la drogue, les alcooliques endormis dans leurs horribles rêves. La société leur a déjà tout pris, ne leur prenez pas aussi la photographie.

Ne photographiez pas ceux qui ont les menottes, ceux qui sont adossés au mur, ceux qui lèvent les mains, car ils ne peuvent pas vous repousser.

Ne photographiez pas la suicidaire, le meurtrier et sa victime.

Ne photographiez pas l'accusé derrière les barreaux, celui qui entre ou sort de prison, le condamné qui se dirige vers l'échafaud.

Ne photographiez pas le g olier, le juge ou quiconque portant une robe ou un uniforme. Ils ont déjà subi la violence, n'ajoutez pas la vôtre. Ils doivent user de violence, vous pouvez vous en passer.

Ne photographiez pas le malade mental, le paralysé, les bossus et les infirmes. Laissez en paix celui qui boite avec des béquilles et celui qui persiste à saluer militairement avec son moignon h ro ique.

Ne photographiez pas un homme simplement parce que sa tête est trop grosse, ou trop petite, ou déformée d'une manière ou d'une autre.

Ne poursuivez pas avec vos flashes la fille défigurée par un accident, la vieille femme masquée par des rides, l'actrice défigurée par le temps. Pour elles, les miroirs sont un cauchemar, n'ajoutez pas vos photos.

Ne photographiez pas la mère du meurtrier, ni celle de la victime. Ne photographiez pas les enfants de celui qui a tué son amant, ni les orphelins de l'amant. Ne photographiez pas ceux qui ont été victimes d'une injustice : la fille violée, l'enfant battu.

Les pires infamies photographiques sont commises au nom du droit à l'information. Si c'est vraiment la solidarité humaine qui vous amène à visiter l'hospice pour les personnes âgées, l'asile, la prison, prouvez-le en laissant votre appareil photo à la maison.

Ne photographiez pas celui qui prend des photos ; il se pourrait qu'il ne satisfasse qu'un besoin naturel.

Comment jugerions-nous un peintre en costume bohémien assis avec des pinceaux, une palette et un chevalet, peignant un beau tableau devant la cage d'un condamné à perpétuité, d'un pendu qui se balance, d'une prostituée qui tremble de froid, d'un corps lacéré émergeant des ruines ? Pourquoi présumez-vous qu'un costume de free-lance, un sac d'accessoires, trois appareils photo autour du cou et un flash en plein visage peuvent vous justifier ?



La dernière photo prise avant de ranger mon appareil photo dans un tiroir et de commencer à prendre des photos avec des boîtes en carton, des canettes et des trous sténopéiques.

J'ai toujours aimé cette photo car c'est une composition, non intentionnelle, que j'ai réussi à capturer instantanément.

DRAPEAU DE LA PAIX
PARTI ITALIEN MARX-LÉNIN (affiche)
RIMINI RIDENS (affiche d'acteur comique)

un très bon mélange

Chapitre 7

Le temps pour deux vies

Il semblait aussi que, comme mon père l'aurait souhaité, j'aurais pu faire carrière.

Bien que j'étais un banquier "hors normes", bien que je portais des jeans (l'uniforme de ma vie), bien que je chaussais des espadrilles colorées, en quelques années je suis devenu chef de bureau (non pas par progression automatique, qui n'était pas prévue, mais par mérite).

Lorsque je remplaçais le véritable chef de bureau, je coordonnais environ 15 personnes, la plupart plus âgées que moi et toutes en costume ou en veste. Il était curieux que de nombreux clients, venant à la banque pour parler au responsable du guichet, ne me considèrent pas toujours.

Une personne a une fois exclamé au caissier, qui m'avait demandé d'intervenir, qu'il ne voulait pas parler à un simple vendeur.

Bref, la carrière.



Un jour, le chef du personnel m'invite dans son bureau et, avec le directeur de l'agence, me propose : "Si vous voulez faire carrière à la banque, c'est le moment idéal" "Nous vous promovons et vous transférons" (je ne me souviens plus où, mais très loin).

Oh non, je refuse !

Et je réponds avec candeur : "Non, je ne peux pas faire carrière, je viens de rencontrer Ando Gilardi et il m'a demandé de rejoindre le groupe FOTO/GRAM, imaginez ma satisfaction !".

Le directeur m'a montré la porte et lui et le chef du personnel m'ont dit au revoir. Je n'ai jamais parlé à mon père de cette très brève conversation.

Quand on pense à ces épisodes, quand on les raconte, on dit "cela aurait pu changer votre vie". Ma vie a changé, d'une certaine manière : parce que j'ai compris que je tenais à cette ville, à Forlì.

D'abord par paresse, parce que je n'aime pas trop bouger.

Puis, voilà, pour moi, à cette époque, Forlì était aussi un lieu de grandes opportunités : en province, peut-être loin de l'endroit où les choses se passaient. Mais à l'endroit parfait pour les faire arriver pour tout le monde et avec tout le monde.

À Forlì, grâce à l'adjoint Flavio Montanari à la fin des années 70, sont nés les Centres pour la jeunesse, inspirés par l'expérience de grandes villes comme Turin, qui fut pionnière.

Des centres de rassemblement pour les jeunes.

Je faisais du bénévolat au Centre de Jeunesse Lo Specchio, un centre pour les images. À l'intérieur, il y avait un atelier de gravure, des chambres noires, des studios pour les dessins animés, un atelier vidéo.

Puis je fréquentais le centre musical, celui de théâtre et celui des arts.

Un soir d'hiver, un jeune homme grand et maigre avec un imperméable gris fumé se présente.

Il s'appelle Maurizio, il vient de Padoue, mais il a déménagé à Forlì car sa petite amie vit ici.

C'est moi qui l'accueille car ce soir-là, l'animateur de la commune n'est pas là. Je lui montre les pièces du Centre.

Il aime expérimenter et cette idée qu'un centre peut offrir tout cela lui plaît.

Il demande à revenir et nous fixons un rendez-vous.

Pendant les cinq années suivantes, nous nous sommes fréquentés. Pas seulement au centre, mais aussi dans la vie.

C'était Maurizio (et pour moi il l'est toujours) et dans les années qui suivirent, il deviendrait Maurizio Cattelan.

Maurizio venait souvent me voir à la banque et quand je le pouvais, je m'éloignais du guichet et nous discussions un peu. D'autres fois, quand il y avait

la queue, il attendait son tour et me passait un bordereau avec des petits papiers ou des pièces de puzzle que je devais reconstituer pour lire le message. Je dois l'admettre.

Pour moi, c'était un génie. Simple, modeste et très sympathique.

C'est le seul artiste que j'ai suivi.

À mon avis, il a toujours réalisé de grandes choses.

Quand un petit article sur lui était publié, je le découpais et j'avais une petite collection de ses articles imprimés dans les journaux.

Excusez l'expression, mais j'étais "jaloux" de son talent créatif et artistique car pour moi, il était un véritable génie naturel.

Un an, il a été directeur artistique de la section vidéo lors d'une manifestation d'artistes émergents, Ambientarte, et a présenté, entre autres, une vidéo expérimentale que j'avais réalisée avec une caméra betacam (à cette époque, je faisais aussi du cinéma) sur la musique d'un Ambient de Brian Eno, tournant dans le parc millénaire d'une famille noble, faisant semblant d'être une abeille volant parmi les fleurs.

C'était en 1990, juste avant Noël, quand nous avons décidé de faire quelque chose ensemble.

Il aurait construit un automate avec une télévision à la place de la tête et moi, en pixillation, j'aurais diffusé des images animées des films Golem et Frankenstein et j'aurais animé une marche de l'automate.

Puis il décida de changer de ville car il sentait que l'expérience de Forlì de sa vie était terminée.

Quand il est venu me le dire, il m'a offert l'automate qu'il venait de terminer, nous nous sommes embrassés et je dois admettre que quelques larmes ont coulé de mes yeux.

Le même jour, j'ai loué un coffre-fort et y ai placé son automate.

À l'époque, les œuvres de Maurizio n'avaient pas une valeur particulière, mais pour moi, ce souvenir, de ce moment, valait un coffre-fort pour le contenir et garder ce souvenir toujours proche de moi, à la banque.

Je devais dire au revoir à un ami que je ne reverrais probablement plus.

Car j'avais compris qu'il ne reviendrait plus à Forlì.

Pour la dernière fois, il me dit que je devrais trouver la force de démissionner de la banque et devenir artiste.

Démissionner, non, car ce travail, mon engagement professionnel matinal, me permettait d'être plus libre.

Mais j'ai fait un changement quelques années plus tard : à 40 ans, j'ai transformé mon contrat de travail à temps plein en temps partiel pour diviser mon temps en deux et vivre deux vies. Le matin comme caissier et l'après-midi,

les samedis, dimanches et jours fériés avec le passeport pour le monde de l'édition.

Et j'ai continué à étudier, à essayer, à jouer, mais toujours seul et enfermé dans ma chambre.

Massimo, tu viens à l'auberge ? Non, je dois essayer de faire une boîte avec un trou sténopé.

Massimo, une journée ensoleillée ? Non, je préfère faire un film d'animation.

Il n'y avait qu'une personne que je continuais à voir régulièrement : une bénévoles que j'avais rencontrée au Centre de Jeunesse qui appréciait mon travail, me soutenait et m'encourageait : ma plus grande amie de tous les temps.

Je n'en dirai pas plus : j'aimerais, mais elle est très discrète.



Londres, Musée de Cire. Qui pourrait manquer l'opportunité de se prendre en photo à côté de Lénine ?

Notez bien, le poing fermé, du temps de Lénine, était tenu de cette manière.

Chapitre 8

Enfin je rencontre les pop-up

Je me souviens exactement de ma première rencontre avec les pop-up. Je venais d'entrer à la banque, c'était en septembre 1978.

Après mon travail, je prenais toujours un peu de temps pour marcher. Je me promenais simplement dans la ville.

Parfois, j'entrais dans un magasin de disques (j'achetais des disques mais je n'avais pas de stéréo car c'était trop cher) et d'autres fois dans une librairie où j'étais fasciné par toutes ces couvertures colorées, bien avant les images qu'elles contenaient parfois.

Je passais ceux qui étaient juste des mots.

J'avais besoin de nourrir mes yeux.

Peut-être que Warhol faisait la même chose en se promenant dans les supermarchés, regardant les soupes Campbell et y voyant déjà une œuvre d'art.

Ah, mais je n'étais pas à ce niveau.

Je marchais, je cherchais, mais je ne savais pas vraiment ce que je cherchais.

Puis un après-midi. Le coup de foudre !

Il y avait un livre ouvert avec des images en relief.

Possible ? Je n'avais jamais vu ça.

C'était la reproduction d'un livre d'Ernest Nister, un auteur de pop-up du XIXe siècle.

Les pages alternaient. Des poèmes de Roberto Piumini puis une double page avec des images tridimensionnelles.



David Carter, Massimo Missiroli, Gerard Lo Monaco

Ce livre était si beau. Qu'un livre puisse être si beau.

Alors je l'ai acheté.

Je n'ai pas lu les poèmes de Piumini (que j'ai ensuite rencontré, mais j'ai ce tic avec les mots, je ne peux pas les lire de suite, je dois les démonter et jouer avec).

Je me souviens bien des images et si je ferme les yeux, je peux feuilleter le livre dans ma tête.

Je rentre chez moi, je le regarde encore et encore.

C'est vraiment beau.

Le lendemain après-midi, je retourne à la librairie et demande s'ils en ont d'autres du même genre. Oui, ils en ont. Je sors avec 12 livres pop-up !

C'est ainsi que commence ma collection.

Et c'est ainsi que naît ma passion pour les livres pop-up.

J'ai toujours été et serai avant tout un collectionneur.

J'aime les ouvrir, les fermer, les feuilleter, les ranger, les sentir.

Je regarde comment ils sont faits, j'en ai même plusieurs exemplaires, on ne sait jamais.

Chacun est différent, et je les aime tous.

Lorsque j'ai organisé l'exposition à Shanghai, j'ai été interviewé par un journal qui a titré le lendemain "42 ans de salaire pour 5 000 livres".

Oui, car tout ce qui restait de mon salaire se matérialisait en livres.

C'était un beau jeu.

C'est encore le cas, en partie. Maintenant je suis adulte et je me pose la question de savoir où et à qui léguer ma collection.

Cinq mille livres, c'est beaucoup, actuellement l'une des collections les plus significatives et importantes au monde, je ne plaisante pas.

J'aimerais la donner à une bibliothèque, à un musée, mais il est si difficile de trouver des gens qui aiment ces livres autant que je les aime. Donc, si je dois avoir un héritier, je veux qu'il soit au moins comme moi.

Sinon, je me ferai construire une grande pyramide pour contenir toutes mes collections.



Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours été attiré par l'histoire de Pinocchio.
Je n'ai même pas lu ce livre, mais en regardant le dessin animé de Walt Disney,
je connais plus ou moins l'histoire.

Selon certains amis, j'aime cette histoire car
je raconte beaucoup de mensonges. Qui sait.

Chapitre 9

Enfin, je décide de faire des pop-up

Mirca Modoni Georgiou, écrivaine et collaboratrice du magazine "Andersen", qui travaillait dans la vie comme directrice adjointe du Département de la Culture de la Mairie de Ravenne, remarqua ma présence un jour. Elle est venue avec une collègue voir ma première exposition sur le pré-cinéma dans le grenier d'un Palais historique sur la Place de Forlì. C'était en 1985.

Cela faisait un moment que j'expérimentais : pour moi, parler de pré-cinéma signifiait comprendre comment naissaient les images animées, montrer non pas des objets anciens, mais une expérimentation toujours vivante et dynamique.

La visite lui avait été suggérée par son ami Walter Fochesato du magazine "Andersen".

Malgré la rusticité de l'exposition (j'avais tout réalisé avec du carton et des photocopies), elle m'a dit plus tard avoir senti quelque chose de nouveau dans ma proposition.

C'est ainsi qu'elle est revenue quelques jours plus tard avec l'Adjoint au Maire de Ravenne et m'a proposé d'organiser une formation pour les enseignantes de maternelle de Ravenne.

J'avais seulement 28 ans et je n'avais jamais enseigné à des enseignants. Au cours des 5 années suivantes, je suis devenu consultant pour le Département. J'avais appris un nouveau métier sur le terrain : formateur pour adultes. Nous avons commencé avec la photographie à partir de boîtes en carton, des diapositives dessinées à la main, des dessins animés en flip-book, des vidéos-livres.

Certaines choses étaient vraiment expérimentales. Nous nous rencontrions toutes les deux semaines, et elles mettaient en pratique avec les petits enfants de maternelle tout ce que j'enseignais.



David Pelham, Massimo Missiroli, David A. Carter

Puis, une année, j'ai eu une toute nouvelle idée : l'intégration électronique dans le travail avec les enfants de 3 à 5 ans.

Avec un Commodore 64, on pouvait superposer des animations sur des vidéos éducatives.

Était-ce difficile ?

C'était bien trop difficile.

Certaines enseignantes ont demandé à suspendre le cours car c'était trop compliqué pour elles de faire cela en classe avec de si jeunes enfants.

Mais l'une d'elles a eu une idée. J'avais beaucoup de pop-ups. Pourquoi ne pas faire une carte de Noël pop-up avec les enfants ?

J'ai demandé un peu de temps pour réfléchir.

J'ai été honnête en ajoutant : "Je ne sais même pas comment faire un pli."

Je suis rentré chez moi et ce même jour, j'ai commencé à ouvrir quelques pop-ups avec un regard différent. Pas celui d'un collectionneur, mais celui d'un designer de pop-up. Cherchant à comprendre comment ces plis de carton créaient l'émerveillement.

J'ai préparé la carte, l'ai présentée très maladroitement lors du cours, les enseignantes l'ont construite puis répétée avec leurs élèves, et tout le monde, à commencer par moi, s'est amusé.

Ce n'était peut-être pas grand-chose, mais je me suis amusé, les enseignantes aussi, et les enfants encore plus.



Rod Campbell – MacMillan - Campbell Books

C'est à ce moment que Mme Modoni m'a proposé de laisser tomber la technologie et d'organiser un cours de pop-up. Elle m'a donné un mois pour préparer les leçons et rédiger le programme.

C'était mon premier cours de pop-up. Peut-être le premier en Italie, structuré de cette façon.

Il n'y avait pas encore YouTube pour les tutoriels vidéo, et Amazon n'allait vendre des livres que 7 ans plus tard. Kubasta était encore en vie.

Le cours a été un grand succès.

Et après celui-ci, l'année suivante un autre avec plein de nouvelles idées, puis encore un autre.

Entretiens, Mme Modoni écrivait des articles pour divers magazines sur toutes mes innovations pédagogiques et, en plaisantant, s'est proposée un jour de devenir ma biographe officielle. Et elle le devint vraiment : j'ai continué à lui envoyer des informations sur toutes les "choses" que je faisais par la suite, même hors de Ravenne. Elle rassemblait le matériel, donnait une perspective pédagogique à toutes mes propositions et publiait des articles.

Son regard a été précieux et très formateur pour moi, je me souviens avec joie et mélancolie de nos discussions et de ses observations : malheureusement, quelques années plus tard, une crise cardiaque l'a emportée, à peine cinquantenaire.





La transformation en Père Noël.

Pendant plusieurs années, depuis que j'avais environ 20 ans, je me transformais en Père Noël à la mi-décembre.

La nuit de Noël, je distribuais des cadeaux aux enfants de mes amis.

Ici, je suis à Ravenne. Mirca Modoni, l'officier municipal, avait eu une idée. Elle m'avait demandé d'organiser une série de rencontres en soirée intitulées: "Une soirée dans l'atelier du Père Noël".

J'enseignais aux parents, qui se retrouvaient ensemble dans un moment de socialisation nouveau pour eux, comment faire des cartes pop-up, des objets en carton et autres.

Quelle chaleur sous ces vêtements. J'entrais habillé en Père Noël et je sortais sans enlever ni la barbe ni les cheveux. Personne n'a jamais su qui était sous ce déguisement.

Et si c'était vraiment le Père Noël ?

Chapitre 10

Oui, mais comment fait-on un pop-up ?

J'avais une demande, après tout.

Un mois, deux mois pour assembler un cours sur les pop-ups.

Je connaissais ce monde, mais je n'avais aucune idée de comment on pourrait apprendre.

Absolument aucune.

Je ne connaissais que les designers de pop-up autodidactes qui travaillaient chez Intervisual à Los Angeles, et quelques auteurs anglais.

Et moi, caissier de Forlì, que pourrais-je faire ?

Je me suis mis sérieusement au travail. C'était un nouveau défi.

Deux mois plus tard, voici mon programme pour apprendre à créer des pop-ups.

Probablement le premier cours en Italie, car à partir de ce moment, on a commencé à m'appeler de partout. On aurait dit que j'étais le seul à savoir comment les faire.

La demande pour les cours a augmenté au point qu'enfin, pour la première fois dans ma vie de caissier, j'ai demandé un congé et pendant 4 mois, j'ai changé de métier. Et j'ai décidé de démissionner pour devenir auteur.

Mais quelqu'un, sagement, m'a conseillé de plutôt demander un temps partiel. Je l'ai déjà dit, mais mieux vaut le répéter. On ne vit pas seulement de cours. Et puis, à l'âge de 39 ans, enfin, ma vie dans le monde de l'édition aurait plus de temps.

J'avais du temps.

Du temps que, à ce moment-là, j'ai réalisé, j'avais besoin non pas pour travailler, mais pour le luxe d'apprendre. Pour apprendre à faire des pop-ups, j'ai décidé d'emprunter cette voie : je ne m'exercerai pas sur des auteurs contemporains, mais sur des classiques du XIXe siècle.

C'est ainsi que le premier livre que j'ai réalisé était curieux !

L'Enfer, de la Divine Comédie, illustré par Gustave Doré.

Trente ans plus tard, ce sera à nouveau mon "premier" livre, c'est-à-dire le premier pop-up imprimé par ma maison d'édition : mais à ce moment-là, je ne pouvais même pas l'imaginer.



Et voici une photo de moi à la banque, effectuant une opération au guichet. Un jour, le directeur de la salle m'a même fait asseoir à l'intérieur du guichet car un de nos clients voulait être servi par un Père Noël caissier.

Chapitre 11

Le livre a trois dimensions

Dante/Dorè fut ainsi mon terrain d'entraînement : trois mois plus tard, me sentant assez fier, je l'emmenai à Bologne, à la Foire du Livre pour Enfants. Je voulais le montrer, recueillir des avis. Cela s'est plutôt bien passé : Abrams, la très célèbre maison d'édition américaine, m'a demandé les droits d'impression. Il est vrai qu'après seulement



Ron Van Der Meer



Shadow Cards

Série de cartes pop-up avec ombres à la main réalisées pour le studio Ron Van Der Meer

trois mois, il m'est revenu, pour finir dans un tiroir. Cependant, entre-temps, j'avais trouvé ma voie : mes mains avaient appris, mais surtout mes yeux. Depuis lors, ou peut-être un peu avant, quand je regarde une image, je la vois en trois dimensions.

J'en perçois la profondeur, non pas grâce à un effet optique, mais elle m'apparaît véritablement en relief, en pop-up, avec des plans espacés. Et ce n'est pas tout, je sais aussi comment la réaliser et quelles pliures faire pour la faire saillir.

Même aujourd'hui, si vous me montrez une image quelconque, puis me donnez du carton, des ciseaux et de la colle, je vous en fais immédiatement un pop-up. Le livre a trois dimensions pour moi.

C'est d'ailleurs le nom que j'ai donné pendant des années à mon stand à Bologne et à mes activités.

Il me suffit de regarder une image pour la voir en trois dimensions, et je suis entouré d'images que j'aime. Depuis, je continue à m'entraîner sur des images anciennes.

Un jour, après avoir vu le film "Edward aux mains d'argent" de Tim Burton, j'avais acheté en librairie une copie de "Pierino Porcospino".

Ses cheveux me rappelaient les miens lorsque j'étais jeune.

Et ce garçon-là se rongait aussi les ongles, exactement comme je le faisais.

De quoi parlait le livre ? Aucune idée, je n'ai jamais lu un livre.

De plus, la copie que j'avais était en allemand, "Struwelpeter", un classique de Heinrich Hoffmann.

À l'école, en comptabilité, j'avais étudié l'allemand (comme seconde langue étrangère), mais je ne connais que 4 ou 5 mots. Chaque année, j'étais recalé car je ne comprenais absolument rien. Je manquais des bases et chaque année, par bienveillance, les autres professeurs, en accord avec celui d'allemand, me donnaient juste la note de passage pour ne pas faire baisser ma moyenne de 8. Il aurait été inutile de me retenir en septembre. Je ne comprenais absolument rien de l'allemand.

Je n'ai donc jamais lu un livre, en particulier "Struwelpeter", bien que j'en aie fait un pop-up qui a été un franc succès en Allemagne.

Hildegard Krahè, estimée historienne de la littérature jeunesse, a écrit que j'avais su interpréter mieux que quiconque l'essence des mots du livre. Mots que je n'avais jamais lus, mais j'étais tombé amoureux des images : j'étais si ignorant que je ne savais même pas que c'était le classique par excellence de l'édition jeunesse allemande.

Mais procédons par ordre. Au début des années 90, j'étais déjà un collectionneur reconnu, je proposais mes ateliers, je construisais aussi des livres pop-up, mais je n'avais encore rien publié.

Et je continuais à me rendre à la Foire du Livre pour Enfants de Bologne. Depuis 1992, j'avais un stand en tant qu'importateur de livres pop-up et un catalogue de vente par correspondance. Et pendant ce temps, je prenais des contacts, en commençant par les maisons d'édition étrangères chez qui j'achetais des livres.

L'un des rendez-vous les plus intéressants a été avec la maison d'édition Orchard Books, Groupe Watts de Londres.

C'était en 1993. Je devais rencontrer le responsable des ventes et je me retrouve à parler avec le directeur éditorial. De là est née une invitation à Londres pour travailler dix jours dans leur maison d'édition. Une belle expérience. Dix jours de vacances à Londres pour travailler dans la City chez l'un des éditeurs les plus importants du Royaume-Uni.

La deuxième rencontre, l'année suivante, était avec un packager qui était simplement mythique pour ceux qui réalisaient des pop-up : Intervisual de Los Angeles.

La société de Wally Hunt.

À cette époque, le directeur éditorial était Peter Seymour, un homme d'au moins soixante-dix ans, grand, aux cheveux blancs, toujours très distingué en veste et cravate.

Les directeurs éditoriaux et marketing ressemblent à tous les autres dans le monde : ils voyagent en classe affaires et portent veste et cravate, pour ensuite vendre les idées des créatifs qui sont arrivés en jeans et t-shirt, voyageant en classe économique. Et c'est très bien comme ça.

Que devais-je faire chez Intervisual ?

Eh bien, n'importe quelle excuse était valable.

C'était magnifique, ils avaient les plus belles nouveautés en pop-up, et il y avait des personnalités incroyables comme Waldo Hunt, le légendaire grand-père des pop-up, sans qui une grande partie des pop-up contemporains n'auraient pas été publiés.

J'allais à leur stand, je m'approchais des tables où ils négociaient pour des milliers de dollars, et je lançais des cris d'étonnement à chaque maquette que je voyais.

Je ne réalisais même pas que je les dérangeais.



Keith Moseley

Quelques années plus tôt, Waldo Hunt lui-même s'était rendu au secrétariat de la Foire pour demander l'intervention de la sécurité pour me faire partir. Malgré cela, nous sommes devenus, et sommes restés, amis pendant toute sa vie, hein. Vous êtes peut-être perdus, mais je devais le raconter.

Recommençons : 1994, foire, Intervisual. Qu'y faisais-je, étant donné que je ne pouvais même pas lancer un cri spontané et justifié ? Je devais voir Seymour, le directeur en veste et cravate, c'est vrai.

Quelques heures auparavant, vers le dîner, j'avais fini de monter mon stand. Car oui, à la Foire, je faisais tout : je louais l'espace libre, je construisais les cloisons, je réservais le camion "Amico mio" de Maggiore, j'emmenais tout à Bologne et je construisais le stand. Puis, dès le premier jour de la foire, je devenais exposant. Cette année-là, vers 23 heures la veille du début de la Foire, j'ai réalisé que j'avais pensé à tout sauf à ce que je devais proposer.

Zut, il était déjà tard et je devais aller me coucher. J'étais très fatigué.

Vous savez, ces idées qui vous viennent soudainement ? Je prends des morceaux de carton et fais un prototype de 10 cm x 10 cm, puis je découpe des figures et place du velcro pour les détacher et les rattacher.

Je l'intitule "WHERE and HOW". Sur la première page, une voiture sur la route, avec une languette pour la faire bouger ; puis un bateau, un avion, jusqu'à arriver à une fusée lunaire.

Le velcro permet de changer la position des sujets donc, attache et détache, la voiture va dans la mer et le bateau tourne autour de la Terre comme une fusée lunaire : de multiples combinaisons dans l'esprit d'un enfant qui veut rêver. Il est trois heures du matin. Je vais me coucher satisfait.

Oh, j'avais raison d'être satisfait, mais je ne réalisais pas pourquoi.

Le lendemain matin, en jeans face à une veste et une cravate, je vais voir Seymour, je suis sur le point de lui montrer mon petit livre et il m'arrête.



Michael Dawson – Ampersand Books

Il me dit : "Je me sens tellement mal que si Warhol était là pour me montrer une de ses œuvres, je lui dirais que cela ne m'intéresse pas. Tu sais, Massimo, ce qui m'intéresserait en revanche ? Un Diger Selz. La première soirée où je viens à Bologne, je commence avec un repas de tortellini et d'autres spécialités bolognaises... mais hier soir j'ai trop mangé et les tortellini sont toujours là. Tu comprends ? Montre-moi ce que tu veux, mais sache que je préférerais un Diger Selz."

Je vais à la pharmacie de la Foire, j'achète ce que Seymour demande, il me remercie et me dit de revenir dans l'après-midi.

Je le fais.

Seymour regarde mon petit livre et me dit : "Fais-moi confiance, ne le montre à personne d'autre car Intervisual va l'imprimer", et il met le livre dans sa poche.

"Maintenant, ton idée est à nous". À côté de lui se trouve le directeur général de Simon et Schuster, ils échangent un regard rapide. "100 000 exemplaires pour Little Simon ?", et l'autre répond "YES!".

Il y a eu exactement 100 000 exemplaires. En fait 110 000 avec les copies en coédition.

Une semaine plus tard, un DHL arrive avec le contrat et une enveloppe contenant un chèque signé par Wally Hunt en acompte sur les royalties de mon concept.

C'est ainsi que commence ma carrière de concepteur de pop-up.

Juste un détail encore.

Waldo Hunt et moi n'avons jamais discuté affaires. Il voulait que nous soyons amis parce que, selon lui, nous étions les deux seuls à Bologne à aimer les pop-up.

Alors pour mes propositions, je parlais à Seymour ou à d'autres managers.

Wally et moi parlions uniquement de pop-up.

Au fil des ans, nous nous sommes offert de magnifiques pop-up pour nos collections.

Et après que je lui ai offert l'un des plus beaux livres imprimés en Italie dans les années quarante, il m'a envoyé quelques jours plus tard l'édition de luxe du pop-up "Andy Warhol's Index (book)".

C'était Wally qui avait convaincu Warhol de faire ce livre pour Random House. Il m'a donné cette copie, toujours sous cellophane, avec les autocollants de 1968.

La troisième rencontre décisive, dans l'ordre chronologique, fut avec Schreiber Verlag, une maison d'édition allemande historique. Un éditeur renommé qui, au XIXe siècle, avait imprimé de magnifiques livres pop-up, dont ceux de Lothar Meggendorfer, qu'il continue de republier aujourd'hui.

De vrais trésors pour un collectionneur et j'ai leurs livres dans mon catalogue.



Cette année-là aussi, je me rends sur leur stand pour une simple salutation de courtoisie. Cependant, j'emporte avec moi quelques pages pop-up de Pierino Porcospino, le Struwwelpeter, réalisées avec les illustrations originales. Je les montre, juste par curiosité, au responsable des ventes. Je vois ses yeux s'illuminer. Il appelle d'autres personnes du stand. Tout le monde est ému. Le directeur éditorial arrive et, en moins de cinq minutes après avoir regardé les planches, il me serre la main et me dit : nous ferons le pop-up. Je suis heureux, mais je pense qu'ils se moquent de moi, ou qu'il s'agit au moins d'une forme d'ancienne courtoisie prussienne. Pourtant, quelques jours plus tard, je reçois le contrat. Je n'ai su que plus tard qu'ils cherchaient depuis des années un concepteur de pop-up capable de réaliser la version pop-up de Struwwelpeter, mais personne ne les avait satisfaits. Moi, en utilisant seulement des plis minimaux et essentiels, je n'avais pas bouleversé leur texte sacré. En bref, en quelques jours je termine le livre, complétant les ouvertures manquantes. Mais je ne sais pas comment continuer le travail, surtout pour indiquer les lignes de découpe. Je suis bloqué.

Je savais que les livres étaient imprimés en Colombie et que je devais être capable de fournir quelque chose de compréhensible et reproductible : même à distance et sans trop d'explications.

J'ai donc demandé de l'aide, en commençant par les techniciens de la division Mancol de l'imprimeur Carvajal : je les connaissais car à Bologne ils avaient un stand rempli de magnifiques pop-up et je traînais toujours là-bas. Nous avons commencé à communiquer, en échangeant des fax : ils m'ont ainsi appris les bases et j'ai aussi compris les termes qu'ils utilisaient en Colombie.

Le livre est sorti en janvier 1998 et a été un succès.

Il a été suivi par Max und Moritz, qui est actuellement l'un des pop-up les plus vendus en Allemagne.

J'étais le "Papierkünstler italien", c'est-à-dire l'artiste du papier italien.

En anglais, ceux qui font le même travail sont appelés "paper engineers" (qui, dans les contrats d'impression, sont aussi ceux qui conçoivent les emballages). N'est-ce pas ? "Papierkünstler" est bien plus joli.



Et moi... avec Piero Chiambretti (célèbre présentateur italien) à Imola pour les essais techniques de la Coupe du Monde 1990. À Imola, il y avait l'hôtel qui hébergeait l'équipe des Émirats arabes unis, que Chiambretti sponsorisait. Je quittais la banque à 17h, et en moins d'une demi-heure, j'étais avec son équipe à Imola, y restant toute la soirée. Chiambretti m'a offert le voile blanc et le bandeau portés par les Arabes.

Chapitre 12

Livres, cours et cycles

J'ai toujours été très curieux. Curieux comme un enfant.

Lorsque je découvrais un nouveau jeu, je ressentais immédiatement le besoin de le partager.

D'abord, au Centre de jeunesse, et à partir d'un certain point avec les enseignantes.

Car ce sont elles qui sont le véritable intermédiaire, à l'école, entre des personnes comme moi qui savent faire certaines choses et les enfants.

Pour partager, depuis que j'ai commencé à faire des pop-up, je donne des cours et des ateliers.

J'en ai donné des centaines et j'ai formé au moins 2 000 enseignants, principalement en maternelle et en primaire.

Les cours, en particulier, sont les plus précieux, car ils offrent des jambes et parfois aussi des ailes. Laissez-moi expliquer : lorsque je fais un atelier, il se termine là ; en revanche, lorsque je propose un cours, l'activité peut s'étendre à tous les enfants de l'école et même générer de nouvelles idées.



Kyle Olmon

Je suis maintenant l'administrateur d'un groupe sur Facebook où je poste chaque jour des activités à proposer à l'école, et 20 000 enseignants me suivent.

Et je continue à faire ce que je sais faire le mieux : lorsque je découvre un nouveau jeu, je l'étudie, je le démonte, je le comprends, je l'explique et c'est déjà une unité pédagogique.

Et cela a toujours été ainsi.

Je suis autodidacte, mais je sais combien il est important d'étudier.

Et enseigner est un excellent moyen d'aider à bien étudier.

Une fois, j'étais à Savignano pour donner un cours, et en plus des enseignantes, la directrice et une professeure universitaire en pédagogie étaient également présentes.

De bonnes personnes, certes, mais je me sentais immédiatement examiné.

J'ai commencé le cours et à un certain moment, pour expliquer une étape, j'ai dit : "Et à ce stade, vous devez couper l'air entre la carte et le carton".

La professeure universitaire a demandé à interrompre l'explication.

D'accord, je m'étais trompé dans mon explication, il n'y a pas d'air dans le carton.

Je voyais déjà la marque au crayon rouge.

Mais elle a dit : "Avez-vous bien compris ce que le professeur vous a dit ?

Couper l'air", et pendant dix minutes, elle n'a cessé de dire combien j'étais doué et capable de synthétiser des notions.

Je la regardais, l'écoutais et pensais : "Ai-je vraiment dit tout cela ? C'est incroyable !" Et je savais que je ne me souviendrais d'aucun de ses mots en "pédagogès".

Je manque de culture, j'aime les livres, mais je ne les lis pas.

Ainsi, quand quelque chose m'intrigue, la curiosité me pousse à étudier, et quand j'ai besoin de tester ce que je sais, la curiosité me pousse à partager.

Et cela a toujours été ma motivation.

Et puis j'aime les gens, c'est-à-dire la véritable rencontre humaine avec quelqu'un.

Je ne dis pas qu'il faut faire comme ça, hein. Je dis seulement que j'ai toujours agi ainsi : j'ai peut-être peu inventé, mais j'ai beaucoup partagé et rien théorisé. Pas tout le monde n'était, n'est et ne sera d'accord avec moi.

C'est bon, hein.

C'est juste que ce que je fais s'est toujours mélangé avec ce que je suis.

Une année, à la Foire de Bologne, je me suis même mis un autocollant

"Nouveauté", comme si j'étais le produit que je présentais à la foire. Mais cela mérite une histoire à part.

Au final, c'est vraiment ainsi que tout a commencé.

Je me passionne pour la photographie et je rencontre quelqu'un qui m'explique comment fonctionne l'œil humain et comment l'image inversée se forme sur la rétine.

Cela m'enthousiasme : et quand je peux le raconter à mon tour, je découpe des dizaines de sacs poubelles noirs et obscurcis toutes les fenêtres de la classe. Je fais fermer les yeux à tous les enfants pour les habituer à l'obscurité, puis, en découpant dans le plastique avec des ciseaux, je crée un trou simulant une grande pupille et, par magie, sur le mur en face de la fenêtre, tout ce qui est à l'extérieur est renversé.

Tout est là.

De là, vous pouvez construire de nombreux passages.

Comment tromper l'œil avec le mouvement ? C'est la question de tout le pré-cinéma.

Pour le comprendre, j'avais besoin du thaumatrope, un disque en carton qui montre d'un côté une cage vide et de l'autre un oiseau : si vous le faites tourner rapidement, vous voyez l'oiseau dans la cage.

Émerveillement, curiosité, et envie d'ajouter une étape.

J'en parle davantage au chapitre 20.

Pourquoi ne pas faire une petite machine avec une manivelle et des engrenages pour faire tourner le disque ?



EMOZIONI DI CARTA

J'ai donc commencé à en parler, car j'avais atteint mes limites en termes de connaissances : mais je connais les gens, notamment les clients de la banque. En particulier, un employé d'Enel passionné de menuiserie et un autre des FS, passionné de soudure et de travail de forgeron.

D'autres fois, il me suffisait d'aller à la quincaillerie et de parler sans cesse aux vendeurs, puis de sortir avec des poulies, des engrenages et des manivelles, et d'imaginer comment refaire le zoetrope.

De passage en passage, je me retrouve avec plusieurs machines du pré-cinéma et je décide donc de les exposer.

Puis l'exposition s'agrandit.

La première fois, en 1984, elle ne comptait qu'une dizaine de machines. Elle en comptera près de 50 dans sa dernière version de 1990, lorsque, avec le parrainage du Musée National du Cinéma de Maria Adriana Prolo de l'époque, je réalise la version finale de l'exposition qui voyagera ensuite à travers l'Italie et se rendra également à Hanovre en tant qu'invitée d'honneur au premier Festival Européen du Cinéma pour Enfants.

Mais je n'étais pas encore satisfait.

Je n'étais pas satisfait de l'entrée de l'exposition.

À ce stade, j'étais gâté par les pop-up et je m'attendais à ce qu'en ouvrant un livre, il y ait immédiatement un coup de théâtre. Lorsque vous entrez dans une exposition, il y a presque toujours un grand panneau avec un mètre à un mètre et demi d'explications.

J'ai donc construit un cylindre de deux mètres de haut avec un diamètre de dix mètres.

J'avais rencontré un homme qui dessinait des bâches de camion, je lui ai donc demandé s'il pouvait me dessiner les panneaux. Bien, ils contenaient toutes mes images du XIXe siècle.

Dans l'exposition, on entrait à l'intérieur de ce grand cylindre et on ressentait immédiatement l'atmosphère de 100 ans plus tôt. Même si on était dans un gymnase.

Puis toutes les machines étaient disposées dans l'ordre chronologique, chaque machine avec ses informations et instructions.

Et en sortant de l'exposition, les visiteurs recevaient une affiche de 100 x 70 cm avec tous les jeux à refaire à la maison ou en classe, juste avec un peu de carton.



*Et après la Divine Comédie - Enfer, voici mon premier pop-up pour enfants.
C'est un abécédaire.*

*L'illustratrice qui l'a dessiné est Pat Paris. Elle est assez célèbre aux États-Unis.
Elle a travaillé chez Intervisual mais aussi dans le studio d'animation de Friz Freleng
et était dessinatrice et animatrice pour la Panthère Rose.*

*Dans ce livre, dans le jardin, il y a de nombreux volets et chacun cache un objet
et son nom. À la fin, il y aura tout l'alphabet.*

*À l'époque, Pat Paris était aussi une dirigeante de
Compass Production à Long Beach.*

Robert Sabuda et moi y travaillions tous les deux.

Chapitre 13

Bien sûr, il y en a qui disent non

Je prends une pause pour respirer.

Les biographies sont ces choses où tout semble aller pour le mieux, ou peut-être qu'il y a eu quelques petits obstacles, mais en fin de compte, tu es quelqu'un de spécial, car tous les trente auteurs de pop-up sont spéciaux.

La vérité, c'est que tout le monde aime se souvenir des choses qui ont bien fonctionné. Et la plus grande vérité, c'est que tout ne se passe pas bien.

Parfois, il semble que vos idées ne valent rien : mais ensuite, vous voyez qu'on vous les copie, donc elles devaient valoir quelque chose, non ? Ou peut-être est-ce une façon de penser propre à un banquier ?

Il semble parfois que les personnes les plus respectées soient celles qui se donnent de l'importance. Mais ensuite, heureusement, vous rencontrez quelqu'un qui, avec une superbe humilité, vous fait changer d'avis.

Et parfois, souvent même, on reçoit des refus.

Il y a ceux qui n'ont pas le temps de regarder votre projet.

Il y a ceux qui y jettent un coup d'œil rapide et disent : "Intéressant, envoyez-le-nous pour évaluation", mais ensuite ils ne vous donnent toujours pas de réponse et le renvoient. Il y a ceux qui le regardent, l'aiment et vous disent : "Faites-nous un devis".

Il y a ceux qui disent : "C'est beau, mais cela ne plait pas aux enfants, il n'y a pas grand-chose à jouer".

Il y a ceux qui disent : "Cela ne plaît pas aux enfants, il y a trop à jouer".

Il y a ceux qui sont complètement fascinés, mais qui concluent par : "Les pop-up, combien ça coûte ! Peut-être que dans 3 ou 4 ans, après la pandémie, nous pourrions faire quelque chose. Si vous ne l'avez pas déjà vendu, revenez nous voir."

Il y a ceux qui trouvent qu'il y a peu de texte.

Il y a ceux qui trouvent qu'il y a trop de texte.

Alors, trouvez-vous étrange qu'à un certain point de ma vie j'ai voulu devenir éditeur et que j'ai même fondé mon propre label de musique ? Parce que j'ai rencontré ces gens, et vous aussi, si vous voulez devenir auteurs, vous les rencontrerez.

Les rencontres qui resteront dans votre vie, vous verrez, ce seront d'autres.



Moi et David A. Carter sur une photo pour les journalistes lors d'un atelier que nous avons animé ensemble à San Lazzaro di Savena le lendemain de la fin du Salon du livre en 2010.

David et moi sommes tous deux nés en 1957.

Jeu curieux de chiffres. Il est né en mars, 57 jours avant moi et a réalisé, à ce jour, 57 livres de plus que moi.

Chapitre 14

Alors les pop-up étaient imprimés en Colombie

J'ai souvent conçu des pop-up sur commande.

Entendons-nous bien : sans trop de compromis par rapport à ma vision du projet qu'on me proposait. Mon travail à la banque me permettait d'être indépendant et de choisir pour qui travailler.

Cependant, j'ai réalisé de nombreux travaux sur commande, pour des entreprises renommées ou anonymes, pour des spectacles et des disques, pour de multiples occasions spéciales.

Un jour, j'ai été contacté par une usine italienne de tracteurs.

Je suis allé à leur siège.

Le propriétaire, un monsieur très sympathique qui est aussi le PDG, veut que je lui conçoive un livre pop-up racontant l'histoire d'un de leurs tracteurs qui est ami avec les enfants.

Sans mentionner de noms, donnons un nom à ce tracteur : le tracteur "Trattò". Je me suis présenté à la réception. Ils avaient mon nom et un badge prêt pour m'accueillir. Sur l'insigne, le "Massimo Missiroli paper-engineer" était devenu "Ingénieur Massimo Missiroli".

La réceptionniste m'a salué en me vouvoyant. "Bonjour ingénieur!".

J'ai immédiatement pensé à mes cousins. Dans la famille, nous avons 2 ingénieurs en construction et 2 géomètres, et mes oncles avaient une entreprise de construction.

Moi aussi j'étais ingénieur, en quelque sorte, mais je construisais des maisons en carton.

Il semble que notre ADN ait un esprit d'ingénieur.

J'ai donc adopté une démarche d'ingénieur : chaque employé que je croisais dans les couloirs, tout en suivant la réceptionniste, me saluait de la même manière. "Bonjour Ingénieur Missiroli".

Ça sonnait vraiment bien.

Être appelé ingénieur me ravissait, cela m'encourageait à parler encore plus.

Ce qui n'a jamais été un problème, bien sûr.

Bref, je parle souvent de mon travail, et parfois j'exagère son importance. Après tout, c'est une chose d'ingénieur, pas de comptable.

La conversation s'est orientée vers le processus d'impression et j'ai commencé à raconter.

À l'époque, les pop-up étaient imprimés à Cali, en Colombie : cette division Mancol de Carvajal que j'avais déjà consultée.

Dans ce secteur aussi, le travail des enfants est un problème : pour dissiper tout doute, chez Mancol, ils vous invitent à suivre toute la production de votre livre, directement chez eux. Vous payez le vol, et ensuite vous êtes leur invité. J'aurais pu y aller. Ils y ont imprimé trois de mes livres.

Et cela aussi, me semble typique d'un ingénieur.

Contexte.

À cette époque, la Colombie était également connue pour une autre raison, c'est-à-dire les narcos. Et le triangle des narcos, tel qu'il était connu dans le monde entier, avait trois sommets : Cali, Medellin et Santa Fe de Bogotá.

À un moment donné, ils m'ont aussi invité en Colombie, et tout le monde a commencé à me parler des narcos, y compris mes amis paper-engineer. Il ne s'agit pas de dire qu'il y avait des narcos dans l'usine. Mais la région était dangereuse.

Dans une série produite aux États-Unis, dans un épisode, le FBI découvre une cargaison d'héroïne cachée dans des pop-up.

Étonnant, n'est-ce pas ?

Cependant, quelques mois plus tard, cela s'est vraiment produit. Les narcos ont intercepté un conteneur et l'ont rempli de drogue.

J'ai continué à raconter... Je voyais bien que le propriétaire des tracteurs était de plus en plus curieux, alors j'ai poursuivi.

Mes amis m'avaient dit que les invités occidentaux étaient traités avec tous les égards et étaient escortés de l'aéroport à l'imprimerie.

Mais bon.

Il n'y a rien de mal à satisfaire cette curiosité.

Mon imagination s'est emballée.

J'ai imaginé la voiture de transfert comme un tout-terrain avec des vitres blindées, et les gardes du corps comme deux mercenaires engagés pour me protéger, armés jusqu'aux dents.

Et j'ai conclu : c'est effrayant d'y vivre, non ? Même juste pour quelques jours. Je parlais d'un endroit à 14 000 kilomètres de distance, où je n'avais jamais été. Je pouvais raconter n'importe quoi, ai-je pensé (à tort).

Mais cela semblait comme si j'avais deux narcos dans mon salon, à la façon dont j'en parlais : méchants et cruels, encore pires que les mafieux. Et pendant ce temps, je pensais à "Scarface".

À ce moment-là, le propriétaire des tracteurs m'a interrompu et a dit à son employée : "Faites venir Pierluigi", son fils, un jeune vif aux longs cheveux.

Le père lui a demandé : "Pourquoi ne nous as-tu pas parlé des dangers que tu cours quand tu vas voir Manuelita ?"

J'ai compris : Pierluigi avait une relation avec Manuelita, une jeune fille de Cali dont il était éperdument amoureux.

"Pierluigi, je te présente l'ingénieur Missiroli, qui contrairement à toi est très sage et ne vole pas en Colombie tous les trois mois. Nous en parlerons ce soir avant le dîner."

Pierluigi m'a jeté deux regards mauvais.

Et moi ?

Comme tout bon ingénieur papier, je suis resté impassible.



Voici les personnes à qui je dois beaucoup. Les deux Guillermo, les dirigeants de la division Mancol de Carvajal à Cali.

Des personnes extraordinaires.

Ils ont enrichi ma collection en m'offrant chaque année, à la fin de la foire, de nombreux pop-ups qu'ils produisaient.

Ils m'ont aussi fait suivre dans mes premiers travaux par leurs techniciens qui m'envoyaient toutes les informations par fax.

Sans cette aide, je n'aurais jamais appris le métier de designer pop-up.

Chapitre 15

Mon premier autographe (avec dédicace)

Dans les années 90, je commence à signer mes livres en tant qu'auteur, mais uniquement pour les autres cartotechniciens, dans un échange entre collectionneurs et professionnels.

Les vrais autographes arriveront plus tard.

Je me souviens de la première fois.

J'étais à Foggia en 2008, j'avais animé un atelier à la librairie Ubik.

Tout est terminé, les enfants sont heureux (ce qui est le plus important pour moi), les parents aussi.

Nous restons pour discuter un peu. Moi, les libraires et les bibliothécaires qui m'avaient invité à animer l'atelier.

Une petite fille tire sur mon sweat.

Elle a un livre que j'ai réalisé en tant que cartotechnicien, tout juste sorti en librairie.

Je la regarde, elle me regarde et me dit : "Massimo, peux-tu me faire une dédicace avec ta signature ?"

Je n'avais jamais écrit de dédicace ni donné d'autographe.

Je pense que même Catia n'avait jamais demandé de dédicace dans un livre. Cela m'intrigue.

Je pourrais m'y attendre si j'étais Cristina D'Avena, Topo Gigio, Maya l'abeille ou Geronimo Stilton.

Mais moi ? Un simple plieur et colleur de carton ?

Je m'approche doucement d'elle et lui demande à voix basse : "Catia, veux-tu vraiment une dédicace et une signature ?" Elle répond : "Massimo, je ne sais pas ce qu'est une dédicace, mais maman m'a dit de te le demander comme ça."

Trop mignon.

Maintenant je me demande : que faut-il écrire dans une dédicace pour une petite fille ?

"Amicalement", non... "Avec sympathie", non plus.

Catia ne semble pas vraiment concernée par le moment. Elle sourit à ses parents qui la prennent en photo et en vidéo à répétition.

Elle se fiche de ce qui sera écrit dans la dédicace.

Moi, je suis en sueur.

Finalement, je décide.

La dédicace sera très concise : "Catia, je te souhaite un joyeux Noël et une bonne année 2008. Massimo"

Parfait!

Tout y est, je me sens déjà comme un grand écrivain.

Ma main tremble.

Je suis tellement ému que je ne peux pas le dire, c'est Catia qui a le droit d'être émue, pas moi.

Cependant, je suis ému, et Catia devient Katia et "Bonne année 2008" devient "Bonne année 2007".

Un gâchis.

Je lui propose de lui changer le livre, mais sa mère me dit : "Ne vous inquiétez pas ! Les enseignantes écrivent parfois 'Katia' avec un K, et nous ferons comme si elle l'avait signé l'année précédente."

Au fil des années, je deviens de plus en plus à l'aise.
Et depuis que je suis également l'éditeur de mes 1.000 exemplaires de pop-up,
je signe tous les livres, et beaucoup d'entre eux portent également une dédicace,
en plus de mon autographe. Puis je les envoie : l'un à mon PDG, celui de la
banque ; et d'autres aux papes et aux présidents de la république.
Mais je raconterai cela plus tard.



*Foggia, Librairie Ubik.
Ma première dédicace et ma première signature.*

Chapitre 16

Être célèbre

Très souvent, lorsque je donnais des ateliers ou des cours de formation continue, il m'arrivait qu'un enseignant, suivi de près par d'autres, dise que j'étais célèbre.

J'ai toujours plaisanté à ce sujet et pour couper court à la conversation, je racontais deux anecdotes.

"Si tu sais quelque chose, tu le sais, sinon, tu l'inventes", a été écrit sur un mur de la Sorbonne pendant Mai 68.

Je le sais, car je l'ai également réécrit sur mon ordinateur une trentaine d'années plus tard. Ou peut-être que je l'ai inventé. Qui sait.

Les deux anecdotes.

Parce que dès que tu tournes la page et que tu fermes le pop-up, je suis le genre de personne qui risque de se perdre.

La première anecdote : la Foire du Livre est toujours inaugurée par une personnalité célèbre, qui est escortée à travers les différents pavillons de la foire, s'arrête à certains stands pour serrer des mains, pendant que des photos sont prises et qu'elle est filmée.

Cette année-là, la personnalité célèbre était un acteur, et l'un des stands choisis pour les salutations était celui d'Intervisual, le producteur de pop-up le plus célèbre, celui de Waldo Hunt. Allez, j'en ai parlé plus tôt.

Le lendemain, les photos sont prêtes et les responsables de la Foire me demandent de les porter au stand où elles ont été prises, celui d'Intervisual, justement.

À ce moment-là, d'autres éditeurs sont présents, pratiquement la crème de l'édition américaine. On me demande donc qui est la personne sur les photos.

"Un acteur très célèbre", dis-je. "Combien d'Oscars a-t-il gagné ?", demande un autre. "Je pense aucun", répondis-je.

Bref... alors il n'était pas célèbre.

Et voici la deuxième anecdote.

Le vrai Forlì célèbre est plutôt Tugnì (Antonio), un vieil homme de 76 ans qui a grandi à la Casa del Popolo de Malmissole et qui est champion du monde de pétanque.

Il a des centaines de coupes et de médailles gagnées partout dans le monde chez lui. Des journalistes viennent presque tous les jours, mais ses voisins ne le savent pas.

Que dirait Forrest Gump ?

C'est la célébrité qui fait de toi une célébrité, plus ou moins.

Je pense que être célèbre signifie que tu arrives quelque part et les gens te connaissent déjà.

Cela m'est arrivé une fois avec Enzo D'Alò, un ami de toujours, à Pise, lors de la Biennale du Cinéma pour Enfants, pour l'avant-première de "La freccia azzurra". Nous sommes en retard pour le dîner, alors nous arrivons au cinéma en courant, qui est plein de gens qui attendent seulement lui pour commencer. Enzo et moi entrons ensemble, nous nous dirigeons vers nos deux sièges réservés. Au moment où nous entrons, on le reconnaît, le murmure cesse et laisse place au silence, puis tout le monde applaudit.

Voilà, à ce moment-là, j'ai éprouvé ce que l'on ressent certainement lorsque l'on est célèbre.



Pavillon 25 - stand A1

Jamais été à la Foire du livre pour enfants de Bologne ?

On commence avec l'exposition des illustrateurs, ensuite on laisse une carte de visite ou un dessin sur le mur des illustrateurs et puis... on commence la visite de la Foire.

Vous avez le premier pavillon à droite, le numéro 25 et le premier à gauche, le numéro 26. Par lequel commencez-vous ? Je dirais à droite, le 25.

Allée A ou B ? Pour ne pas se tromper, choisissons la A.

Avec quel stand commencez-vous ? Le numéro 1.

Pendant environ 15 ans, mon stand était dans le pavillon 25, allée A n°1.

Pratiquement le premier stand à visiter.

Beaucoup d'éditeurs, mes voisins, m'enviaient et il se murmurait que j'avais des recommandations.

Qui sait, peut-être, sans le savoir...

Chapitre 17

Ma collection de poignées de main

Quand vous êtes collectionneur, vous l'êtes pour tout. Je collectionne les pop-up, mais pas seulement.

La collection la plus curieuse est celle des poignées de main.

Règle : il ne doit pas y avoir de photos pour la montrer.

Les poignées de main sont uniquement à moi et restent ma propriété, tout comme les objets de mes autres collections.

Dans les années 90, j'en ai collectionné beaucoup.

Tout le monde trouvait cela amusant et à la Foire du Livre, la directrice générale, lors du dîner de gala, m'en faisait échanger plusieurs.

Au final, après ce festin, je ne me souvenais pas toujours des noms de tous ces écrivains et illustrateurs célèbres dont j'avais serré la main.

Vous savez, c'était important pour le classement de la collection.

J'en collectais à chaque occasion, profitant de chaque rencontre.

Je ne dirai jamais celles que j'ai recueillies.

Peut-être qu'un jour on me les volera sur commande.

Seulement les trois plus mémorables.

La première, avec Fausto Bertinotti à Ronta di Cesena, en pleine campagne de Cesena, lors de la fête de la Refondation Communiste. Une poignée de main à quatre mains sur fond de l'Internationale jouée par le chœur de l'Armée Rouge. La seconde, celle d'Antonio Ricci de Striscia la notizia, avec qui j'ai passé une merveilleuse soirée à Pise, marchant sur la Piazza dei Miracoli.

Le lendemain matin, avant de repartir avec toute l'équipe, il me serra la main et me salua. Puis il y repensa, descendit de la voiture bleue de Fininvest pour m'en donner une autre, en me disant : "Celle-ci est pour ta collection".

La dernière, celle de Silver (créateur de Lupo Alberto) : c'est Gualtiero Schiaffino qui nous a présentés, il aimait ma collection et en a parlé à Silver. Après la conversation, nous nous sommes dit au revoir, et je lui ai tendu à nouveau la main, mais il l'a retirée en disant : "J'ai compris ! Tu veux un double pour pouvoir l'échanger avec d'autres collectionneurs !"

On m'a dit qu'un jour à Rome, chez Ugo Pirro (oui, le célèbre scénariste du néoréalisme italien qui avait épousé une enseignante de lettres de Forlì que je connaissais), il y avait Guglielmi (alors directeur de RAI Tre) et Maurizio Costanzo.

Ugo Pirro a parlé de ma curieuse collection et tout le monde a ri.
Costanzo a noté mon nom pour me faire contacter par la rédaction et m'inviter
au Maurizio Costanzo Show.
L'appel n'est jamais arrivé. Tant pis.

Faites bien attention. Je n'ai jamais été un chasseur de poignées de main. Elles
existaient parce que je connaissais ces personnes ou elles m'étaient présentées.
Je n'ai jamais été comme ceux qui, pour un simple selfie, poursuivent les
célébrités juste pour le plaisir de l'instant.

J'ai arrêté en 2020. Le Covid.
Personne n'a pu serrer de mains pendant plus d'un an.
Mais je me souviendrai toujours de celles que j'ai déjà données.



Cagliari, Festival Tuttestorie. Thème de l'année : "Ne le dis à personne".

*On pouvait choisir une étiquette et admettre une petite faiblesse.
Je prends celle-ci et la corrige. Maintenant, je pourrais la mettre à jour
en écrivant 66 dessous.*

*Car je l'admets : la nuit, je dors encore avec la lumière allumée.
Si grande est ma peur d'avoir un monstre sous mon lit!*



Fiera du livre de Bologne. 2006

Ces messieurs qui regardent les livres que j'ai réalisés sont trois grands de l'ingénierie cartonnée.

De gauche à droite : Ron Van Der Meer, Jim Roger Diaz et David Pelham.

Si vous lisez les colophons des pop-up des 50 dernières années, vous trouverez leurs noms dans plus de 250 livres.

Pourquoi étaient-ils à mon stand ?

Pour me faire un magnifique cadeau. Pour m'accueillir dans la famille.

À Los Angeles, chez Intervisual de Wally Hunt, tous les techniciens étaient des hommes et se surnommaient "THE FAMILY BROTHER".

Ils étaient frères, ils étaient une famille.

Ce jour-là, les trois frères aînés (Ron, Jim et David) sont venus me dire qu'ils avaient décidé de me faire entrer dans la famille, même si je n'avais jamais travaillé à Los Angeles.

Chapitre 18

Les livres italiens

J'ai commencé à travailler avec des maisons d'édition étrangères.

Ensuite, j'ai continué à concevoir des livres pour les éditeurs italiens : Emme Edizioni, pour lesquels j'ai créé la Mucca Moka avec Agostino Traini, Fred Lingualunga et Pinocchio avec Lucia Salemi, puis De Agostini, pour qui j'ai conçu cinq pop-up encore avec Agostino Traini (et nous signions AgoMas, AGOstino et MASsimo).

Nous signions AgoMas à cause du problème persistant que le concepteur de pop-up, s'il n'illustre pas, n'a pas le droit au nom sur la couverture, mais seulement dans le colophon. C'est (presque) toujours comme ça. Dans le processus éditorial, la cartotechnie est considérée comme une prestation de travail.



Pour Agostino, en revanche, nous étions sur un pied d'égalité. Et comme on ne peut pas lutter contre les moulins à vent, il a trouvé cette astuce. Puis, pendant la même période, j'ai travaillé avec la maison d'édition Gallucci pour laquelle j'ai réalisé *Il Presepio*, illustré par Cristina Lastrego qui a retravaillé les illustrations d'Emanuele Luzzati : c'était en 2009.

Si je n'avais pas eu mal au dos, Luzzati et moi aurions travaillé ensemble, mais finalement, nous l'avons fait seulement à distance. Malheureusement, moins d'un mois après, il est décédé.

Lui était juif et moi athée. Nous avons créé ce que beaucoup considèrent comme l'une des plus belles crèches catholiques de l'histoire du pop-up et qui, d'après les données que j'ai, est l'un des pop-up italiens les plus appréciés dans notre pays. Grâce à ses magnifiques illustrations.

J'ai également conçu des jouets pour Quercetti (éditeur de jeux et jouets), avec lesquels nous avons réédité une copie d'un jeu de pré-cinéma, le zootrope, et une série de cartes et de livres pop-up à construire, placés dans des valises pour l'école avec tout le matériel nécessaire pour les construire.

J'ai travaillé avec certains illustrateurs italiens. Avec d'autres, j'ai conçu des livres qui n'ont jamais été publiés.

Presque tous rencontrés à la Foire de Bologne.

À un certain moment, rencontrer des gens est devenu pour moi plus important que de voir de nouveaux livres (que je pouvais aussi acheter par correspondance).

Une année, j'ai rencontré Altan (pour lui, j'ai conçu la version pop-up de *Kamillo Kromo*, qu'il a beaucoup aimée mais qui n'a jamais été publiée) sur le stand de Quipos (qui était à côté du mien) : ainsi, le lendemain, j'ai apporté à la foire tous ses livres, que je possédais depuis des années, publiés par Milano Libri. Je suis arrivé chez Quipos avec un gros paquet : Trino, Colombo, Cuori pazzi. Et pour chacun, j'ai demandé une dédicace : "A Massimo, Altan".

Puis j'ai poussé un peu plus loin.

J'ai demandé un dessin de Pimpa pour mon neveu (imaginaire) qui porte le même prénom que moi : Massimo.

De retour sur mon stand, j'ai montré à mes amis mes trophées et... grande surprise, "J'ai aussi la Pimpa !".

Mais je me sentais coupable pour la bêtise dite et en rentrant chez moi, le petit Massimo, qui habitait l'appartement en dessous, a reçu le dessin et en a été ravi. Pimpa était son personnage préféré.

Les choses simples sont souvent les plus efficaces, et cela s'applique aussi aux noms : je pense qu'Agostino Traini est le meilleur trouveur de noms : pour les personnages que nous avons choisis pour De Agostini, il a donné des noms vraiment bien trouvés comme Tina, Flip, Pic, ou Paper.

Au départ, il l'avait appelé SuperPaper, ce qui avait deux significations : le protagoniste était un canard Super(héros) et Ago et moi faisons des choses Super avec le papier.

Moi-même, grâce à Agostino, je suis devenu un personnage pour enfants dans le livre Massimo missile fa il pieno di latte, publié par Food en 2008.

Quand mes "livres italiens" ont commencé à être publiés, j'ai également noué plusieurs amitiés avec





Moi et... Wally Hunt

Wally tient un pop-up que je viens de lui offrir.

Un an, la Foire du livre de Bologne lui a décerné un prix pour l'ensemble de sa carrière. Wally était aussi président de l'A.B.A., American Bookseller Association.

J'ai été informé à l'avance.

Ces jours-là, il a déclaré dans une interview que son amour pour les livres pop-up venait d'avoir vu un carrousel de pop-up en Allemagne (produit par Hoepli et également imprimé en Allemagne) pendant la Seconde Guerre mondiale.

Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Je ne l'ai jamais su.

*Je trouve un livre carrousel allemand chez un antiquaire bolognais.
Pour moi, c'est celui-là.*

Les directeurs de la Foire me laissent monter sur scène après avoir décerné leur plaque.

Je donne le livre à Waldo en lui disant : "Pour moi, le livre que vous avez vu en Allemagne est celui-ci" et il joue le jeu et confirme. Il est ému.

Pendant les quatre jours de la Foire, il n'a jamais quitté ce livre et l'a montré à toutes les personnes qu'il a rencontrées.

Son émotion a perduré après la Foire et, comme nous échangeons des livres, il m'a envoyé le fabuleux "Andy Warhol Index book" dans l'édition de luxe de 1968, encore sous cellophane avec les étiquettes d'époque. Jamais ouvert.

C'est Waldo qui a fait réaliser à Andy Warhol son pop-up, il y a aussi une citation/remerciement de lui.

Si vous le trouvez, cherchez-le.

Capitre 19

J'offre un livre au PDG de la banque où je travaille

C'est en 2007.

Poussé par un ami qui est parti travailler à la Direction Générale à Milan, je décide d'envoyer au Directeur Général de la banque où je travaille une copie dédicacée de mon Pinocchio pop-up.

Il me semble qu'il y avait aussi une dédicace qui pouvait être "De l'un de vos 60 000 employés".

L'ami qui m'avait donné cette idée m'a dit : tu verras, il te remerciera.

Mais je n'y ai plus pensé.

Jusqu'à ce qu'un matin... imaginez la situation...

Je suis au guichet avec de nombreux clients devant moi qui attendent d'être servis.

Le standardiste de notre agence me passe un appel qui avait été annoncé par une secrétaire de la Direction Générale à Milan.

La jeune femme dit : "Je vous passe le directeur général".

Eh bien, oui, car le directeur général m'appelle directement, ai-je pensé.



Au premier étage, nous avons un collègue qui, lors des dîners, faisait rire tout le monde car c'était un excellent imitateur.

Je lui dis que son imitation est parfaite.

Le collègue caissier qui travaille à côté de moi me dit que ce ne peut pas être Franco, car il est malade à la maison.

S'il ne s'agit pas de l'imitateur, alors... c'est l'imité.

Bégayant, je m'excuse.

Il me remercie, dit que j'ai fait un magnifique travail et qu'il le gardera toujours comme souvenir. Je réponds par des phrases banales jusqu'à ce que, sans réfléchir à qui je parle, je lui dise : "Excusez-moi, mais je dois vous dire au revoir, j'ai une file d'attente au guichet et les clients se plaignent que je ne les sers pas car je suis au téléphone".

Mais comment peut-on mettre fin à un appel avec le directeur général de cette manière ?

Certains amis de la banque, connaissant mon engagement syndical, ont supposé qu'il y avait un message sous-jacent dans mon cadeau, à quoi je n'avais vraiment pas pensé et que je n'aurais certainement jamais envoyé. Bien que je sois un banquier "atypique", j'ai toujours eu le plus grand respect pour la hiérarchie de la direction.

Selon eux, le message pourrait être : "Ne faites jamais comme Pinocchio, sinon votre nez s'allongera".

Quelques jours plus tard, notre Directeur Général aurait une audience au Parlement, avec d'autres dirigeants de l'ABI (Association Bancaire Italienne), pour discuter du rôle des établissements de crédit dans le paysage économique italien.

Vous voyez, parfois vous avez des comportements aimables et respectueux, mais d'autres les interprètent d'une manière complètement différente.

J'étais simplement heureux que mon PDG ait, après ce cadeau, un de mes livres dans sa bibliothèque personnelle.



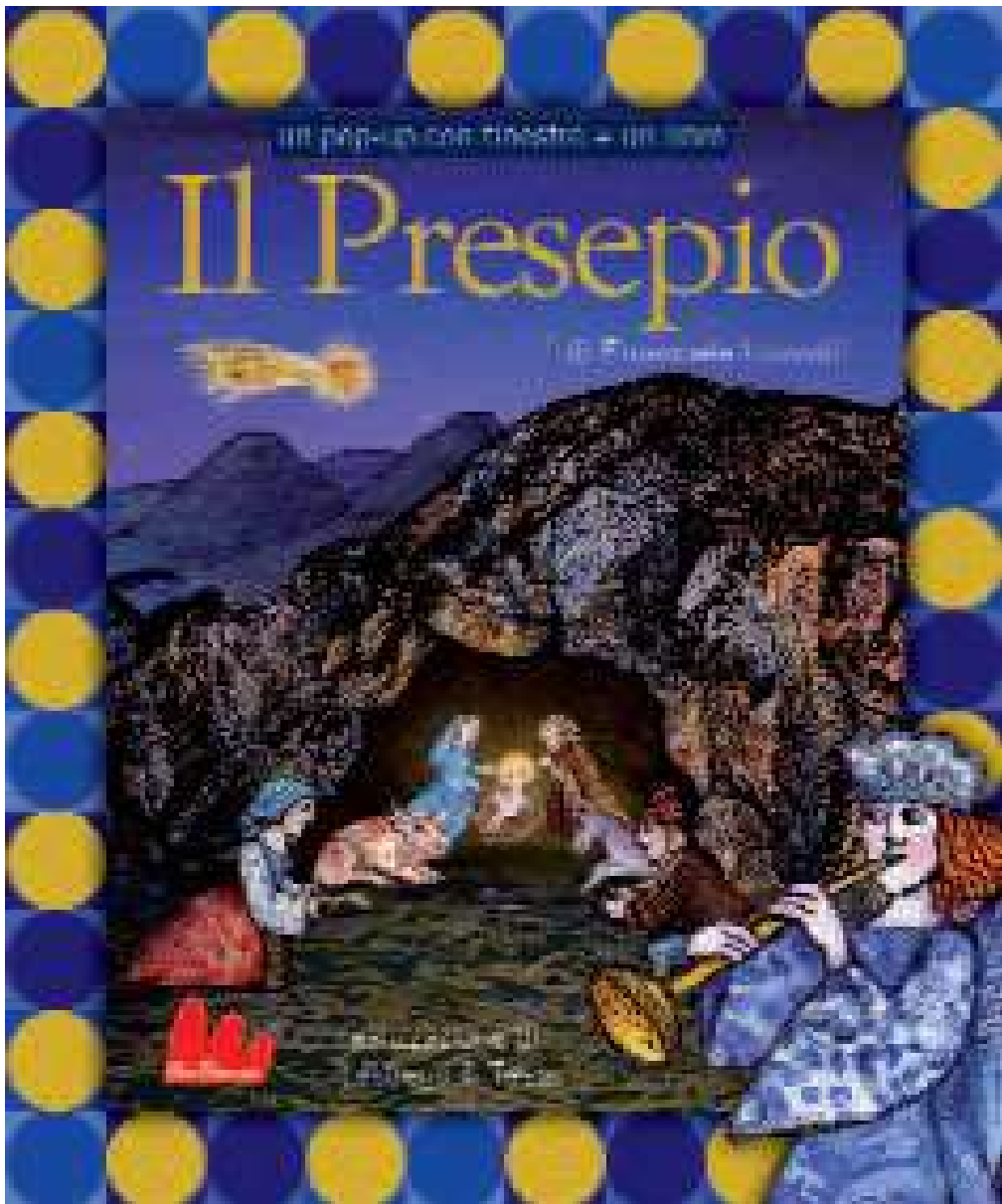
Paolo Poli, invité à l'émission "Le invasioni barbariche", offre à la présentatrice Daria Bignardi une copie de mon livre pop-up "Il Presepio" réalisé pour Gallucci Editeur avec les illustrations d'Emanuele Luzzati.

Les illustrations ont été redessinées par Cristina Lastrego, Studio Lastrego et Testa pour le dessin animé produit par RaiTrade "I giorni dell'avvento".

Paolo Poli, ami d'Emanuele Luzzati, dit pendant l'interview que ce livre est, pour lui, le plus beau livre imprimé en Italie après-guerre.

Quel honneur. Il ne me mentionne pas, mais je sens qu'il parle aussi de moi. J'en ai également offert une copie au Pape François, lui avouant que cette appréciée crèche catholique a été réalisée par un juif, Emanuele Luzzati, et par un athée, Massimo Missiroli.

Malgré cela, le Pape François m'a remercié par une très belle lettre.





Le monde est petit.

Il y a quelques années seulement, j'ai trouvé cette photo dans un album d'une amie de Forlì.

Elle ne m'avait pas reconnu, elle avait pris cette photo et moi, dans l'agitation des festivités du Carnaval de Venise, je ne l'avais pas vue.

Pendant quelques années, je me suis "déguisé" ainsi. En Puck, l'esprit farceur. Avec une combinaison noire, de nombreuses bandes de tissu coloré avec des clochettes au bout qui sonnaient à chacun de mes mouvements. J'avais aussi une perruque bleue avec beaucoup de cheveux (ceux que j'avais quand j'étais jeune) et je me maquillais le visage avec les crèmes offertes par un clown allemand que j'avais rencontré.

Je devais faire attention à la façon dont je m'habillais.

Quelques mois plus tôt, j'avais été officiellement réprimandé par le directeur régional du personnel qui m'avait aperçu à la Montagnola de Bologne habillé en Arlequin (et ce n'était pas le carnaval).

Il m'a interrogé de toutes les façons possibles, me rappelant qu'un banquier devait être bien habillé et digne, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la banque. Il tolérait à peine que je vienne à la banque en jeans, mais me voir avec ce pantalon d'Arlequin, des espadrilles et un t-shirt jaune vif à la Montagnola, certainement pas.

Il n'y avait pas d'espions de son bureau à Venise. Heureusement!

Chapitre 20

Avant les Lumières

D'une certaine manière, ma vie, ou plutôt mes vies, sont le résultat d'une série d'engrenages.

J'ai fait beaucoup de choses différentes, mais toutes gravitent autour de la manière dont nous regardons les images.

Je n'ai jamais lu un livre, mais j'ai appris beaucoup de choses qui m'ont ensuite été utiles.

Beaucoup tournaient autour des images, y compris celles du cinéma, c'est-à-dire des images en mouvement.

J'ai étudié les premiers pas du pop-up, de la photographie, de la cinématographie, j'ai ressenti l'émerveillement du spectateur pour étudier le fonctionnement du regard.

M'émerveiller me vient naturellement.

Je ferme une page et j'en ouvre une autre, mais je reste ici, hein.

De nouveau la Foire du Livre.

Nous sommes autour de 1980. Je m'arrête au stand de la Troubador Press, une petite maison d'édition de San Francisco, qui publie des livres tout droit sortis du monde de la contre-culture californienne. Ils semblent être des brochures manuscrites, ce sont presque tous des manuels.

Je ne sais pas comment, mon regard tombe sur un livre : "Paper movie machines", Budd Wentz, 1975.

Je ne sais pas comment, je ne me souviens pas, mais j'arrive à obtenir une copie.

Après tout, il était là en attendant que je vienne, comme nous le disons, nous les collectionneurs.

Paper movie machines montre des expériences sur comment faire du cinéma avec du papier.

Une révélation, et mes mains commencent à démanger.

Jusque-là, ceux qui voulaient enseigner le cinéma et les dessins animés à l'école utilisaient une caméra.

Je travaillais déjà sur la photographie, et aussi sur le cinéma d'animation (j'ai même inventé une nouvelle technique : j'ai enlevé le papillon qui se trouve devant l'obturateur de la caméra, puis j'ai construit une table transparente dans mon studio avec laquelle j'ai directement imprimé le film). Et j'aimais beaucoup toutes les nouveautés.

Dans Paper movie machines, il y a beaucoup de jeux optiques du XIXe siècle à reconstruire avec du papier : c'était une belle nouvelle façon d'apprendre à faire du cinéma, je l'aurais empruntée en découvrant, construisant, inventant.

Mais pas tout de suite.

En fait, de mémoire, le livre est resté inutilisé pendant au moins 5-6 mois.

Je réalisais déjà des flip books, à l'école avec les enfants. Ces petits livres où vous faites défiler les pages entre vos doigts pour animer les images. Mais dans ma tête, la perception du mouvement ne pouvait exister qu'avec la projection.

Puis un jour, en suivant les instructions du livre, j'ai découpé un disque et j'ai découvert ce qu'était un phénakistiscope en 1832.

Un monde s'est ouvert à moi. Le pré-cinéma, la période de recherche, la période du cinéma scientifique, des machines du mouvement. C'était entre 1820 et 1895.

Je nomme très clairement le parcours que je construis : Avant les Lumières, c'est-à-dire avant 1895 et l'invention qui donnera au cinéma sa voie vers la fiction.

Chaque fois que je fais une découverte, je la propose sous forme de fiche pédagogique pour l'école et j'écris les instructions pour reproduire l'expérience en classe.

Je produis des dizaines et des dizaines de fiches, des tonnes de matériel.

Au final, j'ai un tas de choses entre les mains : de quoi faire un livre et l'exposition dont j'ai déjà parlé.

À Forlì, en octobre 1984, ils organisent un festival de cinéma d'animation : je présente mes recherches là-bas, je rencontre Emanuele Luzzati, Giannini, D'Alò.

Le plus curieux de tous est Cavandoli, qui dessinera pour moi une séquence pour zootropio de sa célèbre Linea.

L'exposition prend forme, avec douze installations, douze jeux couvrant tout le XIXe siècle.

En 1985, je suis invité à la Biennale du Cinéma pour Enfants de Pise et là, la nouveauté explose. Parmi des dizaines de groupes travaillant à l'école avec une caméra, j'arrive avec une affiche de 100 x 70 sur laquelle tout est prévu pour un parcours sur le cinéma d'animation avec du papier : peut-être que jusqu'à ce moment, la puissance des machines de cinéma avait été un peu sous-estimée ! Certes, les machines de mouvement étaient connues, mais elles étaient un peu considérées comme des curiosités et non comme des outils pédagogiques.

Peu après, pour en savoir plus, je prends contact avec le Musée du Cinéma de Turin, le premier, le vrai, l'original, celui fondé par Maria Adriana Prolo. Je la contacte, en bref, je l'appelle.

Elle répond, je décide de me rendre à Turin.

Elle m'accueille dans sa "maison musée" au Palais Chiablese. Le musée a été fermé par les pompiers pour des raisons de sécurité. Maria Adriana Prolo a presque 80 ans et une passion contagieuse.

La visite du Musée, accompagnée de son récit, est une expérience unique et immersive : des histoires d'objets et de vies. Un immense plaisir à l'écouter. À la fin, je lui offre une de mes reproductions des machines de cinéma. Incroyable. Non seulement elle me remercie, mais elle expose ma copie à côté des originaux du 19^e siècle !

Elle veut que je devienne membre de l'Association Musée du Cinéma et c'est ainsi qu'avec la carte n° 57 (comme mon année de naissance !) je suis entré dans ce nouveau monde.

Après cette rencontre magique, la version définitive de l'exposition est née. Panneaux peints, jeux optiques en bois et fer. Toutes des reproductions. Tous réalisés par moi en impliquant beaucoup de gens avec mon enthousiasme : oui, ces clients de la banque, l'employé d'Enel, celui des FS, le quincaillier et... même mon père.

L'exposition parcourt toute l'Italie, et est présentée au premier Festival Européen du Cinéma pour Enfants à Hanovre en collaboration avec le Ministère des Affaires Étrangères.

Pendant ce temps, le Musée du Cinéma cherchait une nouvelle maison, l'idée prestigieuse de la Mole Antonelliana commençait à circuler. Mais le 20 février 1991, le Dr Prolo nous quitte.

Elle, qui avait eu sa maison musée au Palazzo Chiablese, aurait-elle jamais imaginé que finalement sa recherche, le trésor qu'elle avait rassemblé, reviendrait là, où tout avait commencé.

Malheureusement pour moi, pendant ces années de réorganisation, le parrainage de mes activités n'a pas été renouvelé, même si l'Association du Musée du Cinéma, dont je faisais partie, était le prêteur de la collection exposée.

Eh bien, ils devaient tout remettre à zéro pour comprendre et recommencer, m'ont-ils dit. Honnêtement, je n'ai jamais compris pourquoi. Pendant ce temps, mes intérêts se dirigeaient ailleurs.

Mais ensuite, quelques années plus tard, je suis retourné à Turin.

En 2001, j'ai également eu une sorte de revanche : Alberto Quercetti, dont j'ai déjà parlé, n'avait pas encore visité le Musée. Pourquoi ? Il voulait que ce soit moi, qu'il considérait comme un guide cultivé et préparé, pour l'accompagner. Et puis en 2019, je suis encore à Turin en tant que : "Âne parmi les docteurs" (comme s'était décrit Maurizio Cattelan lorsqu'on lui a décerné un doctorat honoris causa à l'Université de Trente).

Je fais partie du Comité Scientifique du MUSLI, Musée de l'École et du Livre pour l'Enfance. Fondation Tancredi di Barolo.

Le Directeur Pompeo Vagliani, qui l'a fondé et pour qui il a consacré toute sa vie (comme Prolo pour le Musée du Cinéma), toujours passionné par les images pour l'enfance, a probablement reconnu dans la poignée de main d'un autre passionné la même énergie. Il a compris en quelques secondes que nous partagions la même passion intense pour le pop-up.

Voilà, j'aime les gens comme lui, des gens qui ne pensent pas que votre comportement explosif cache un autre objectif, mais qui comprennent que vous pouvez être toujours poussé par une raison sincèrement honnête.

Comme en photographie, où j'ai rencontré Gilardi, dans mon parcours du pré-cinéma, j'ai également rencontré d'autres personnes importantes pour moi.

Parmi celles-ci, le professeur Virgilio Tosi du Centro Sperimentale di Cinematografia de Rome. Il était un véritable "scientifique de l'image en mouvement", précis, méticuleux, ponctuel.

Pour moi, tel que je l'ai connu en le fréquentant pendant plusieurs années, il représente le véritable chercheur authentique qui ne se contente pas des informations collectées, mais approfondit, étudie, expérimente, participe et intègre avec sa contribution ce qui a été fait avant, après, à côté et appartient à d'autres sans rien enlever à ce que vous avez étudié et révélé.

C'est de l'honnêteté intellectuelle.

J'imagine que dans les universités et partout où l'on fait de la recherche, tout le monde est comme lui. C'est un monde qui m'attire.

Je me souviens lui avoir envoyé des maquettes de jeux optiques du pré-cinéma faits avec du meccano. Des petits jeux.

À cette époque, il collaborait également avec l'Université de Göttingen pour une production européenne sur le pré-cinéma.

Il a été interviewé par la télévision néerlandaise.

Sur la table, comme petit décor, il a mis les jeux que je lui avais préparés et a demandé et obtenu que mon nom, en tant qu'auteur des jeux, apparaisse dans les crédits de l'émission qui l'avait invité.

Nous nous sommes passionnés.

Nous avons décidé d'écrire ensemble un livre sur mon expérience.

Un soir, lors d'un dîner, il parlait très "profondément" et à un moment donné, il m'a demandé si j'avais lu son dernier livre.

Il m'a regardé. Puis il s'est tourné vers la convive qui était avec nous et a reposé la même question, en souriant : "J'aurais dû vous poser cette question. Nous savons que Missiroli ne regarde que les images."

Oh, il n'avait pas tort.

Cependant, moi, j'apprends beaucoup à partir des images.



A pour Arbasino et Augias, B pour Baricco et sous la lettre M, parmi les 100 auteurs de cette édition, se trouve Missiroli.

Sachant que je ne lis pas, au Festival de la Littérature de Mantoue, dans le royaume des livres de mots, on me demande de parler peu mais de faire.

Quoi ? Des ateliers pop-up pour enfants.

Et je ne déçois même pas. Les inscriptions à mes ateliers sont tellement nombreuses qu'on me demande si je suis prêt à doubler les sessions.

Pourquoi pas? C'est faisable. Pourquoi décevoir les enfants?



J'ai même eu le courage de porter ce t-shirt à la banque. Ou plutôt, à moitié courage, car j'avais un chemisier en jean par-dessus qui ne laissait voir qu'une partie de l'écriture et du portrait du Che.

C'est une phrase qui lui est attribuée après que Fidel l'a nommé directeur général de la Banco Nacional.

"Après un an à la Banco Nacional, je peux dire que je n'ai rien appris sur la banque."

Bravo camarade Guevara, j'y ai travaillé 43 ans et je peux te dire que même 43 ans ne t'aident pas à apprendre si tu n'as pas cette façon de penser.

Tu as bien fait de démissionner.

Chapitre 21

Robert devient Sabuda

Salon du livre, avril 1994.

Un jeune homme blond avec des lunettes, un peu perdu, se promène dans le salon.

Il porte un trolley avec lui.

Il s'arrête pour regarder les pop-up de mon stand.

Je le reconnais : c'est Robert Sabuda.

Je le reconnais car nous travaillions tous les deux pour le même packager : Compass Production de Long Beach.

J'avais vu sa photo dans son profil d'auteur.

La seule différence, c'est qu'il avait publié quelques petits pop-ups et moi pas encore.

En tant que collectionneur, j'avais remarqué dans ses simples plis une technique de papier absolument innovante.



Je ne sais pas exactement ce qui s'était passé avec les dirigeants de Compass, mais dans son dernier livre, il ne les avait pas autorisés à utiliser son nom, alors il était sorti sous un pseudonyme. Cependant, j'avais reconnu son talent. Il me le confirma.

Seuls moi et quelques autres savons quel est ce livre.

Dès que je le reconnais, je lui dis : "Mais tu es le célèbre Sabuda. Je suis un fan de toi", et il répond : "Comment, célèbre ? Fan ? Personne ne me connaît, même pas aux États-Unis d'où je viens".

Je l'invite à entrer dans mon stand.

Je garde son trolley pendant les quatre jours du salon, et nous passons beaucoup de temps ensemble.

Il me montre la première ébauche de son "The Christmas Alphabet".

Il essayait de le vendre. Il l'avait conçu en pensant à la neige de son Utah natal, mais personne ne voulait acheter un livre pop-up avec des structures entièrement blanches.

En feuilletant le prototype, je réalise que j'ai devant moi une révolution dans la technique papetière mondiale.

De temps en temps, Robert me dit : "Pour moi, le papier est comme de l'argile, et il n'y a pas de plis".

La veille de la clôture du salon, il montre l'alphabet à son ami Jim Roger Diaz, qui avait fondé la maison de production White Heat.

Jim vend le livre à Orchard USA, qui le commercialise en décembre suivant.

800 000 exemplaires vendus pour la première édition.

Un succès!

Et Robert est devenu Robert Sabuda, le designer pop-up le plus talentueux de l'histoire contemporaine du livre en trois dimensions.

Il signe avec Little Simon et, avec la même technique, deux autres livres sortent l'année suivante.

Robert revient me voir au salon en 1995. Et en 1996.

Maintenant, il était célèbre aux yeux de tous!

Et il signait des autographes!

Pour les collectionneurs, bien sûr, les pop-ups signés valent plus.

Mais il y a d'innombrables façons d'augmenter la valeur d'une copie : des couvertures en tissu, des inserts pop-up spéciaux, des copies numérotées, des "first editions"...

Pour "The Christmas Alphabet", Sabuda avait mis de côté 26 copies numérotées avec les lettres de l'alphabet anglais, toutes signées avec une dédicace.

Pour son ami Massimo, dans les copies qu'il m'a offertes, il a réservé la lettre "I" (serait-ce parce que je suis son ami Italien?).

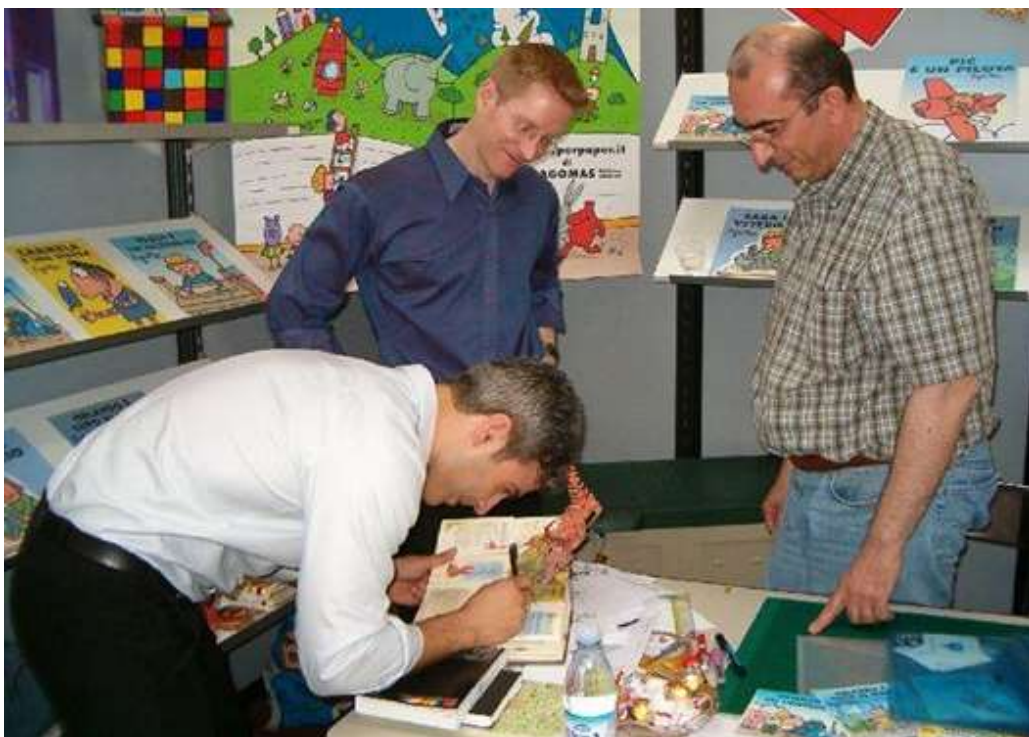


Peut-être que je parais un peu rigide sur cette photo, mais être à côté des deux designers pop-up les plus talentueux et innovants de ce moment-là m'a rendu très émotif.

Cette année-là, ils étaient à Bologne parce qu'ils étaient en vacances en Europe et n'ont visité la Foire que pendant une journée.

Ils ont passé une demi-heure sur le stand de leur éditeur et le reste du temps sur le mien.

Devant mon stand, des dizaines de curieux, de collectionneurs et même d'éditeurs que mes amis gardaient à distance: à ce moment-là, je me sentais très envié et privilégié.



Chapitre 22

La télévision

À partir de 1994, beaucoup s'intéressent aux pop-up.

Plusieurs journalistes m'interviewent. Mon catalogue de vente par correspondance circule et je suis identifié comme l'homme pop-up.

Un jour, je rentre chez moi après le travail à la banque et j'écoute les messages sur mon répondeur.

Il y en a deux.

Le premier :

“Bonjour, nous sommes de la rédaction de Un Sabato in Famiglia, l'émission de Rai1 de Guardì, nous aimerions vous avoir comme invité sur notre émission. Rappelez-nous...”

Je pense à une blague.

J'écoute le second :

“Bonjour, nous sommes de la rédaction de BIM BUM BAM d'Italia Uno, nous voulions savoir si vous accepteriez de venir enregistrer chez nous à Cologno.”

Ok, deux blagues.

Le lendemain, je rappelle et effectivement, ce sont les rédactions des deux émissions.

À la RAI, ils m'invitent pour le samedi suivant. L'émission du samedi matin a même 8 000 000 de téléspectateurs, avec une audience très élevée.

J'aurai 10 minutes rien que pour moi à 8 heures du matin. Je serai la vedette du samedi : Le voisin qui fait des choses, je crois que c'était le nom de la rubrique.

Je vais à Rome, traité aux petits soins.

À 7h30, je suis en direct et on me fait asseoir dans les chaises réservées aux invités. Guardì entre et je le regarde avec admiration. Il est vraiment important. Je mesure sa notoriété en téléphones portables. Ils venaient juste de sortir sur le marché et il en avait deux.

Je m'assois à côté d'un homme qui me semble familier, mais je suis un peu étourdi.

Il me salue et me serre la main (pour ma collection de poignées de main) : c'est Paolo Crepet !

Crepet me présente son assistante. Je la connais aussi !

Je la connais vraiment. Elle vient de Forlì et était la petite amie de mon meilleur ami lorsque nous étions enfants.

Mes dix minutes passent vite. Depuis la régie, Guardì m'encourage à parler et à montrer les pop-up. Faux applaudissements en arrière-plan. Je peux rester pour regarder l'émission.

Un magicien se prépare pour un segment vers midi. Il est très nerveux. Il doit insérer l'épée dans la boîte où se trouve son assistante. Ses mains tremblent d'émotion. Il a peur de faire une erreur.

En moins de 5 secondes, Guardì change l'ordre du programme. Il me demande si j'ai d'autres pop-up à montrer et je refais mon show.

Le second passage se passe très bien et Guardì lui-même vient me serrer la main (+ une pour ma collection de poignées de main).

Dans les jours qui suivent, j'ai une certaine notoriété dans ma ville. Certains me saluent dans la rue et même à l'épicerie, la caissière me reconnaît et me dit : "Vous êtes celui qui est célèbre à la télévision ?"

Nous ne nous en rendons pas compte. Il m'a suffi de 20 minutes dans une émission. Et ceux qui y sont tous les jours ?

À Bim Bum Bam, je reste une semaine entière, enfin, façon de parler.

Car en une journée, nous enregistrons les cinq épisodes où j'interviens pendant dix minutes par jour.

Une expérience intéressante.





J'adore les chats. Depuis que je suis enfant. Voici ma petite chatte, ma princesse et aussi mon unique modèle (plus de 3 000 photos et vidéos en 8 ans). Elle s'appelle Lilli, mais aussi Milli, mais aussi Lilli Milli, mais aussi Piccina, Puccina, ou tout simplement Gattina !

Je me suis inscrit sur Instagram (où je n'ai aucun post) non pas pour montrer mes travaux, mais pour suivre 340 profils de "Cat lovers" !

Chaque jour, je regarde plus d'images et de vidéos de chats que de personnes.

Chapitre 23

Moi et... Les Pooh

J'ai déjà parlé, ou je parlerai, je ne me souviens pas bien, des demandes que j'ai reçues pour concevoir des pop-up. Celle-ci est curieuse, car elle m'a ramené dans le temps.

Mai 1979.

Je revenais de Monza où j'avais suivi un cours de caissier pour le Credito Italiano. À l'époque, j'avais une Dyane d'occasion qui consommait plus d'huile que d'essence.

Je me suis arrêté à une station-service près de Milan. Sur le siège de ma voiture, un lecteur de cassettes grésillait. C'étaient les Inti Illimani avec El pueblo unido que j'aimais chanter à tue-tête quand j'étais seul en voiture.

Derrière moi, une longue voiture blanche s'est arrêtée, presque aussi longue que la station-service.



Plusieurs jeunes hommes en sont descendus, ils semblaient un peu plus âgés que moi.

Le pompiste tardait à venir et mon lecteur inondait la zone de la station avec les notes du groupe chilien.

Nous n'étions que moi et les messieurs derrière moi.

Nous avons échangé plusieurs regards.

Puis, une image m'est revenue à l'esprit : c'étaient les Pooh !

À des années-lumière de la musique que j'écoutais, mais des icônes de la pop italienne.

Le pompiste est arrivé, nous avons fait le plein et ma Dyane n'était pas encore démarrée que la voiture missile était déjà sur l'autoroute.

À l'époque, je ne savais même pas ce qu'était un pop-up.

32 ans plus tard, le destin nous a à nouveau réunis et j'ai conçu la scène pop-up pour leur coffret Dove comincia il sole, l'album le plus vendu en Italie en 2011.

Red Canzian a montré mon pop-up dans plusieurs interviews, et parfois il en parlait plus que des chansons du CD.

Il a dû vraiment l'apprécier.



Chapitre 24

Banquier "hors norme"?

Pendant vingt ans à la banque, j'ai été formateur et j'ai accompagné les nouveaux embauchés.

Étrangement, la banque semblait avoir beaucoup confiance en moi.

J'étais un bon caissier, j'aimais les clients et je considérais mon travail comme un service que je rendais davantage à eux qu'à la banque.

Chaque année, en mai, les banquiers recevaient leur bulletin (je ne sais pas si c'est encore le cas).

Cela n'avait rien à voir avec une rémunération basée sur les notes, mais être insuffisant n'était pas agréable.

J'ai toujours eu la note EXCELLENT (disons une note scolaire de 10 avec félicitations). Une année seulement, on m'a donné la note DISTINGUÉ avec la motivation suivante : "Missiroli, vous êtes trop du côté des clients".

De quel côté aurais-je dû être ?

Après tout, c'était eux qui "me donnaient" du travail.

J'ai accepté cette note de DISTINGUÉ qui, l'année suivante, est redevenue EXCELLENT, non parce que ma façon de travailler avait changé, mais peut-être parce que le chef du personnel avait changé.

Qui sait...

Pendant ma période de banquier, j'ai été affecté pendant un an au secteur des ventes de produits financiers.

J'ai prévenu à l'avance ceux qui me changeaient de rôle.

Je ne savais pas vendre.

Vendre est une compétence que je n'ai pas.

Jamais eu.

En un an, je n'ai rien vendu.

Car pour chaque chose que je "devais" vendre, je lisais d'abord et expliquais les clauses écrites en tout petit, puis je parlais des taux d'intérêt.

Vous savez, quand vous allez au guichet et que le caissier vous demande, plus ou moins explicitement, si vous avez besoin de ce service offert par la banque ?

Quel supplice et quelle nuisance.



*Mon premier livre dans ma collection.
Une reproduction d'un livre d'Ernest Nister.
Mon premier Scrooge McDuck Cent*

C'était la réalité des banques universelles qui, ces années-là, sont devenues des banques commerciales. Vous entrez dans une banque pour encaisser un chèque et vous ressortez avec une carte de crédit.

Puis, une fois à la maison, vous vous demandez... en ai-je vraiment besoin ? Pourquoi ai-je dit oui au caissier qui me l'a proposé ?

Mais le plus beau fut ceci.

À cette époque, pour motiver les employés, la banque mettait parfois en avant les caissiers "les plus commercialement doués" avec une sorte de "classement". Lorsque le classement pour les caissiers d'Émilie-Romagne a été rendu public, j'étais dernier.

Vraiment nul.

Avec moi, vous pouviez venir encaisser un chèque en toute tranquillité et repartir sans carte de crédit.

Je proposais, le client hésitait et moi... pourquoi insister ?

Comment souhaitez-vous le paiement du chèque ? En coupures de 20 ?

Je vous salue et peut-être penserez-vous à la carte de crédit, cela pourrait vous être utile... peut-être en parlerons-nous la prochaine fois.

On m'a demandé des explications à la banque.

J'ai fait mon travail honnêtement. Je proposais, mais je n'ai jamais déclenché ce déclic qui finissait par convaincre le client.

Des motivations honnêtes et sincères.

On m'a conduit chez le chef du personnel au troisième étage, et ses "réprimandes", m'ont-ils dit, étaient audibles au rez-de-chaussée. Ce qui l'a le plus énervé, c'est que je lui ai répondu que dans tous les classements, il doit toujours y avoir un dernier.

Je n'aurais jamais dû le dire.

Mais c'est vrai.

À la fin, je dois dire, j'ai toujours été reconnaissant envers mon travail à la banque.

Le travail, le "vrai", est finalement toujours resté celui de la banque.

Le métier de caissier ne m'a jamais déplu.

Un jour, j'ai écouté involontairement un échange entre mon collègue caissier et un client qui voulait encaisser un chèque.

Pour l'identifier, il lui a demandé sa carte d'identité.

Arrivé à la ligne de la profession, il a lu : "Poète".

Il a levé les yeux vers le client, l'a regardé et lui a demandé : "Et quel est votre vrai travail, avec lequel vous payez le loyer et les factures?"

C'est ce que j'entends par travail "vrai".

Tout le reste a été un hobby, professionnalisé, mais un hobby.

Il pouvait y avoir des contrats, mais il se pourrait aussi qu'il n'y en ait pas.

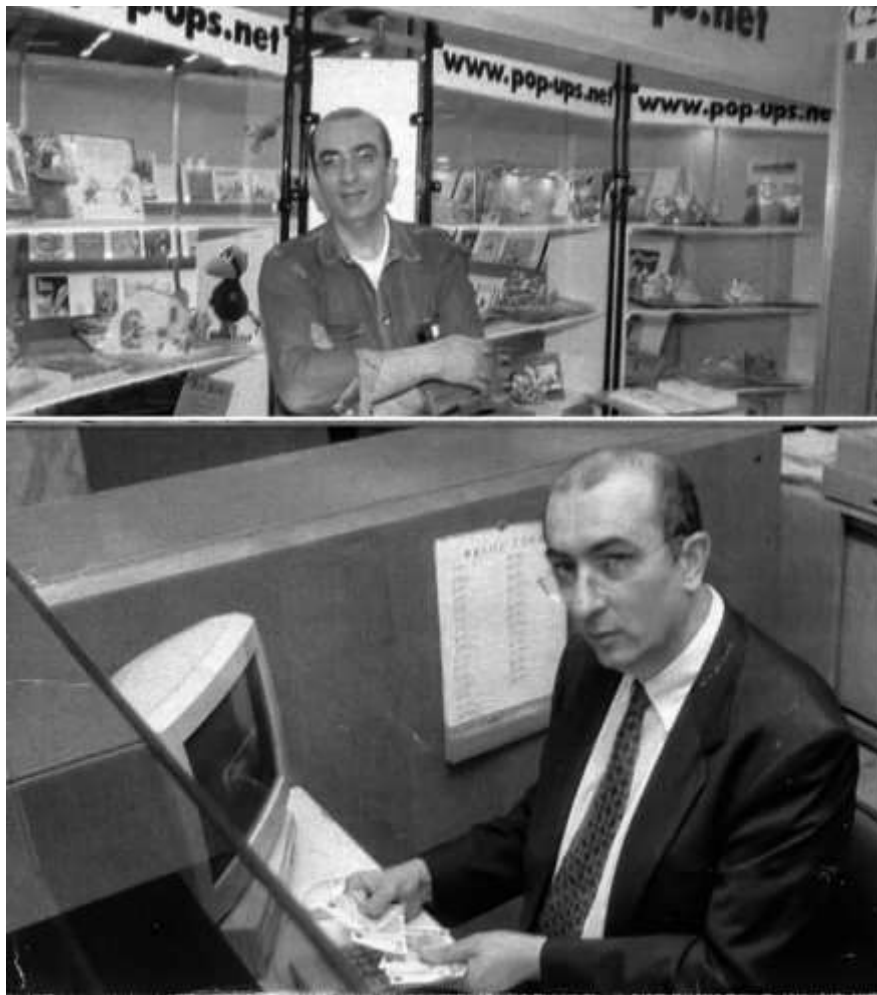
Ce n'était pas la première motivation qui me poussait à vouloir travailler sur un projet éditorial.

Quelle est la différence ?

Dans l'édition, même maintenant que je suis mon propre éditeur, j'ai tout fait, absolument tout ce que je voulais, sans contraintes.

Quand on m'a demandé de faire quelque chose qui ne m'intéressait pas, j'ai refusé en quelques secondes.

Je trouve que c'est une belle différence.



La journaliste Renata Maderna écrit un article pour Famiglia Cristiana. Mes intervieweurs ont toujours aimé ce contraste entre ma vie professionnelle de caissier le matin et celle de designer pop-up l'après-midi.

Mais je ne suis pas un Fantozzi malheureux à la banque.

Vous avez compris, n'est-ce pas ?

Je suis heureux de faire les deux métiers.

Cependant, je joue le jeu lorsqu'on me propose de mettre en évidence ces deux vies en me photographiant habillé différemment.

Alors, je l'accepte et joue sur le contraste.

En jeans devant le stand à la Foire du Livre pour Enfants et en strict "veste et cravate" au guichet de caisse à la banque.

La rédaction de Famiglia Cristiana demande l'autorisation d'entrer après 17 heures, une fois la banque fermée, pour me prendre en photo au guichet.

J'ai la chemise, mais il me manque la veste qu'un collègue me prête, et un autre me passe sa cravate.

Voilà, maintenant je ressemble vraiment à un caissier et ils me photographient.

Jamais habillé comme ça à la banque.

Le photographe dit au revoir, le directeur s'approche de moi et dit:

"Missiroli, vous voyez que vous avez fière allure en veste et cravate, pourquoi ne pas vous habiller ainsi demain?"

Chapitre 25

Les marchés aux puces

Je n'ai pratiquement jamais acheté de livres pop-up dans les marchés aux puces. Pour une seule raison.

Si je vois un livre pop-up qui me plaît, je commence à m'exclamer : "Je le veux ! Je le veux ! Je le veux !". Et si ce livre coûte dix euros, au troisième "Je le veux", le prix est déjà monté à 50 euros.

J'avais donc trouvé une autre méthode.

Un collègue, qui collectionnait des cartes postales, visitait tous les marchés aux puces de Romagne.

S'il tombait sur un pop-up, il cherchait la première cabine téléphonique, m'appelait (les smartphones n'existaient pas encore) et, après m'avoir lu le titre et décrit le livre, me demandait combien il pourrait valoir et combien il pourrait négocier à la baisse.

Il était très doué, et c'est ainsi qu'il a acheté à bon prix mes premiers livres anciens.

Il faisait de même chez les antiquaires.

Un jour, il eut une intuition.

Il vit des gravures découpées, il ne savait pas à quoi elles pouvaient servir. Mais elles l'ont intrigué.

Je le savais et je le lui ai dit.

Elles pouvaient être des planches pour un théâtre optique.

Mais dans le doute, c'était à moi d'aller dans ce magasin et de retenir mes exclamations.

Il m'a donné l'adresse de l'antiquaire.

C'était à Bologne.

Les planches étaient jetées là, sur une table, parmi de nombreuses autres gravures.

Voici comment cela s'est passé.

Avez-vous des gravures anciennes ?

Oui, bien sûr, regardez sur la table.

Comme c'est curieux, il y a des planches perforées.

Vous avez remarqué ? Toutes coupées au centre. Quel est le sens ?

Ils ont gâché la beauté de ces gravures. Qui sait ce qui était dessiné au centre.

Regardez derrière : le support est sûrement un papier du 18ème siècle.

Mais les vendez-vous ?

Je devrais les jeter, mais si vous les voulez...

Elles me plaisent, mais elles sont perforées. Combien y en a-t-il ?

Il y en a six, donnez-moi un Bernini (vous vous souvenez de l'ancienne monnaie"?)

J'ai un peu honte de vous demander autant.

Il venait de me vendre une série de gravures pour diorama théâtral.



All'amico Massimo "Missile" Missiroli
che sfreccia nella terza dimensione
Agostino



*À mon ami Massimo "Missile" Missiroli qui s'élance dans la troisième dimension.
Agostino*

*Quando Agostino Traini m'a dit que j'étais devenu un personnage
dans un de ses livres pour enfants, j'ai pensé : m'aurait-il transformé en chevalier ?
Ou en prince charmant?
Ou en magicien?*

*Non, j'étais un Missile (Missile est une assonance avec Missiroli)
et dans les premières ébauches, j'avais une paire de ciseaux dans une
main et un bâton de colle dans l'autre.*

*Qui est ensuite devenu un verre de lait dans la version finale de:
"Massimo Missile se remplit de lait" (Food Editore).*

*Un missile qui ne pollue pas avec du carburant car son réservoir
est rempli de lait.*

*Quel beau cadeau tu m'as fait, Ago !
Merci, merci, merci!*

Massimo Missile fa il pieno di latte



Agostino Traini



FOOD
EDITORE

Chapitre 26

Moi et... David A. Carter

Tant que j'ai été collectionneur, je poursuivais les designers de pop-up qui se trouvaient à la Foire du Livre pour Enfants de Bologne pour obtenir leur autographe dans le livre. Encore mieux si c'était une dédicace avec un autographe.

Puis dans les années 90, j'ai commencé à créer des livres moi-même et depuis lors, même si je n'étais pas le plus doué, les autres auteurs et moi échangeons des livres avec dédicaces et autographes (probablement que je créais aussi des livres pour cette raison).

Ainsi, lorsque le livre "Le sculpture da viaggio" de Munari, réalisé pour Corraini par David A. Carter, a été publié, l'éditeur m'a appelé.

"Missiroli, nous avons un livre pour vous. Il y a une dédicace pour vous dedans.

Merci madame.

Nous voulons vous l'envoyer.

Madame, ne vous dérangez pas. La semaine prochaine, il y a la Foire à Bologne. Apportez-le moi là-bas. Nos stands sont même voisins.

Mais il y a la dédicace, Missiroli. David A. Carter a demandé à ce qu'on vous l'envoie."

Je reçois le livre.

Je cherche la dédicace et la signature. J'ai d'autres livres signés par David, il écrit très grand et avec un feutre à pointe large.

Je le feuillette et le re-feuillette.

Où est la dédicace ?

Et la signature ?

Rien.

Je ne trouve ni dédicace ni signature.

Je rappelle la maison d'édition Corraini.

"Madame, j'ai reçu le livre.

Alors, vous êtes content ?

Madame, je pense que vous m'avez envoyé le mauvais livre car il n'y a pas de dédicace.

Comment ça, vous ne l'avez pas vue ?

Madame, j'ai bien regardé, mais je ne la trouve pas. Elle n'y est pas.

Missiroli, regardez le colophon."

Je n'y crois pas !

Il ne m'avait pas fait de dédicace : il avait dédié le livre à moi !
David, quel merveilleux cadeau tu m'as fait!



David A. Carter
**Le sculture da
viaggio di Munari**

© 2019 Bruno Munari
© 2019 David A. Carter

Maurizio Corraini s.r.l.

Per Massimo Missiroli



popart12357

David Carter

www.cartermultimedia.us.com/



I dedicated the book to you as
my way of saying thank you
for the positive work you do for
pop-ups. So thank you:)

Chapitre 27

Moi et... Disney

Tournons la page et revenons en 1993, à la Foire du Livre pour Enfants de Bologne : je n'étais pas encore connu dans le monde des designers de pop-up, ou du moins, j'étais semi-connu.

En fait, depuis l'année précédente, j'avais un stand : mais j'étais encore juste un collectionneur.

J'avais besoin de quelque chose pour me faire remarquer.

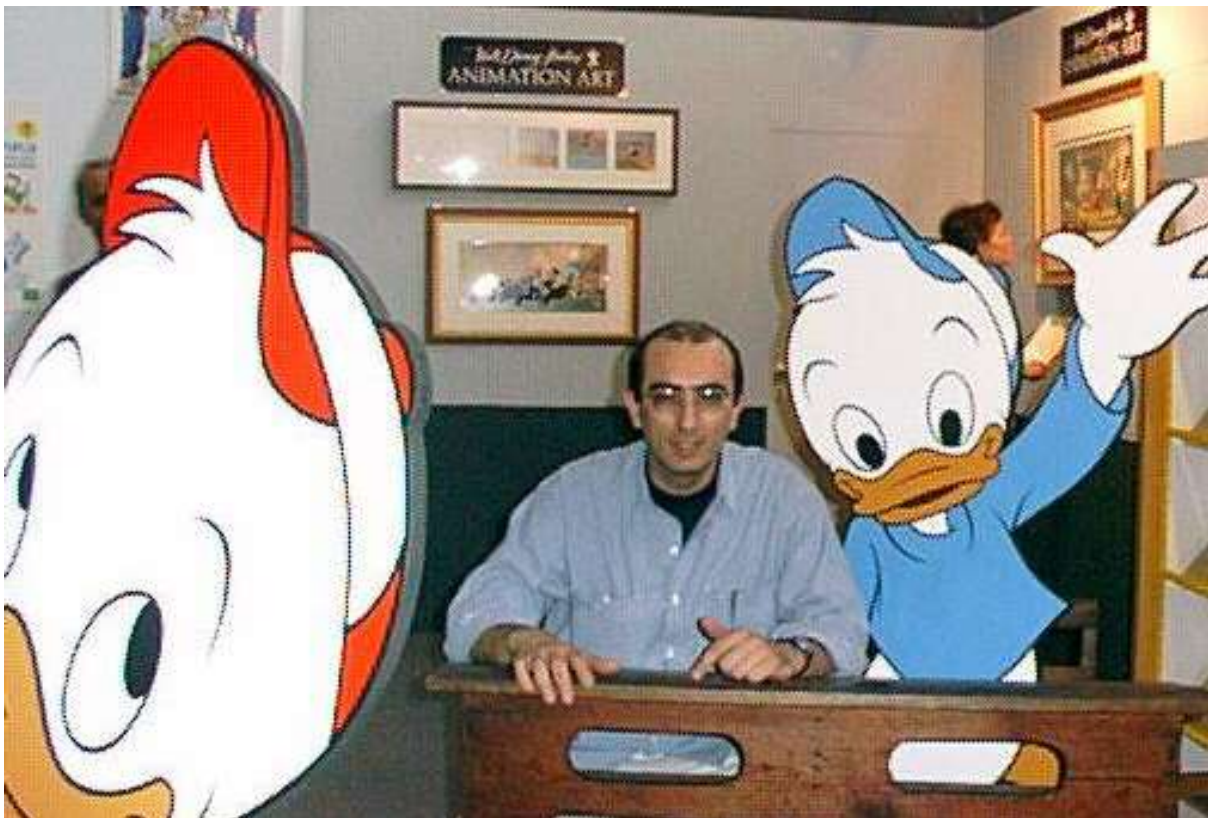
Si vous avez seulement quelques secondes pour vous présenter à un manager, comment le surprendre ?

Créez pour lui ou pour elle la chose la plus "personnelle" possible en matière de cartonnage : une carte de visite pop-up avec son nom, le logo de l'éditeur et quelques idées de design.

Cela a fonctionné avec certaines grandes entreprises qui m'ont ensuite contacté. Mais mon objectif était Disney aux États-Unis.

Parce que, voyons, qu'on le veuille ou non, Disney, c'est Disney.

Je prépare une carte de visite avec les oreilles de Mickey et j'écris le nom de Thea, la Directrice Générale de Disney Press.



En octobre, je suis à Francfort, à la Buchmesse.

Avec Claudio, un ami qui partage ma passion pour les productions Disney.

Comme toujours, le stand de Disney est impénétrable.
On pourrait peut-être y entrer avec la cape d'invisibilité de Harry Potter, mais elle n'est pas encore en vente.
J'essaie d'entrer plusieurs fois, mais mes tentatives échouent.
C'est le dernier jour de la foire.
Je n'ai pas réussi.
Je rencontre un Mickey et une Minnie de 3 mètres de haut. D'énormes mascottes qui distribuent des flyers dans la foire.
Je donne ma carte à Minnie.
Elle me remercie d'une certaine manière, étant donné qu'elle est à l'intérieur de cette grande mascotte.
Je rentre chez moi déçu.
Je reporte mon incursion à la foire de Bologne de l'année suivante.
Mais... un colis DHL express arrive de New York chez moi.
Il n'a pas d'oreilles pop-up, mais sur l'enveloppe, les oreilles ne manquent pas.
À l'intérieur, je trouve l'un de ces livres artistiques que seul Hyperion sait imprimer, et une lettre.
"Une collègue m'a donné cette carte. Vraiment brillant. Je vais certainement l'imprimer."



Essai inédit du "Livre de la jungle" en pop-up

Génial !

Si quelqu'un apprécie ce que je fais, je continue et je repousse chaque fois les limites.

Noël approche et je décide de créer une jolie petite boîte pop-up en carton avec de nombreuses images des personnages Disney. J'y mets de la paille plastique pour protéger mon cadeau pour Mme Thea.

Des boules Lindor en chocolat.

Mais avec un petit ajout.

Toutes ont les oreilles de Mickey.

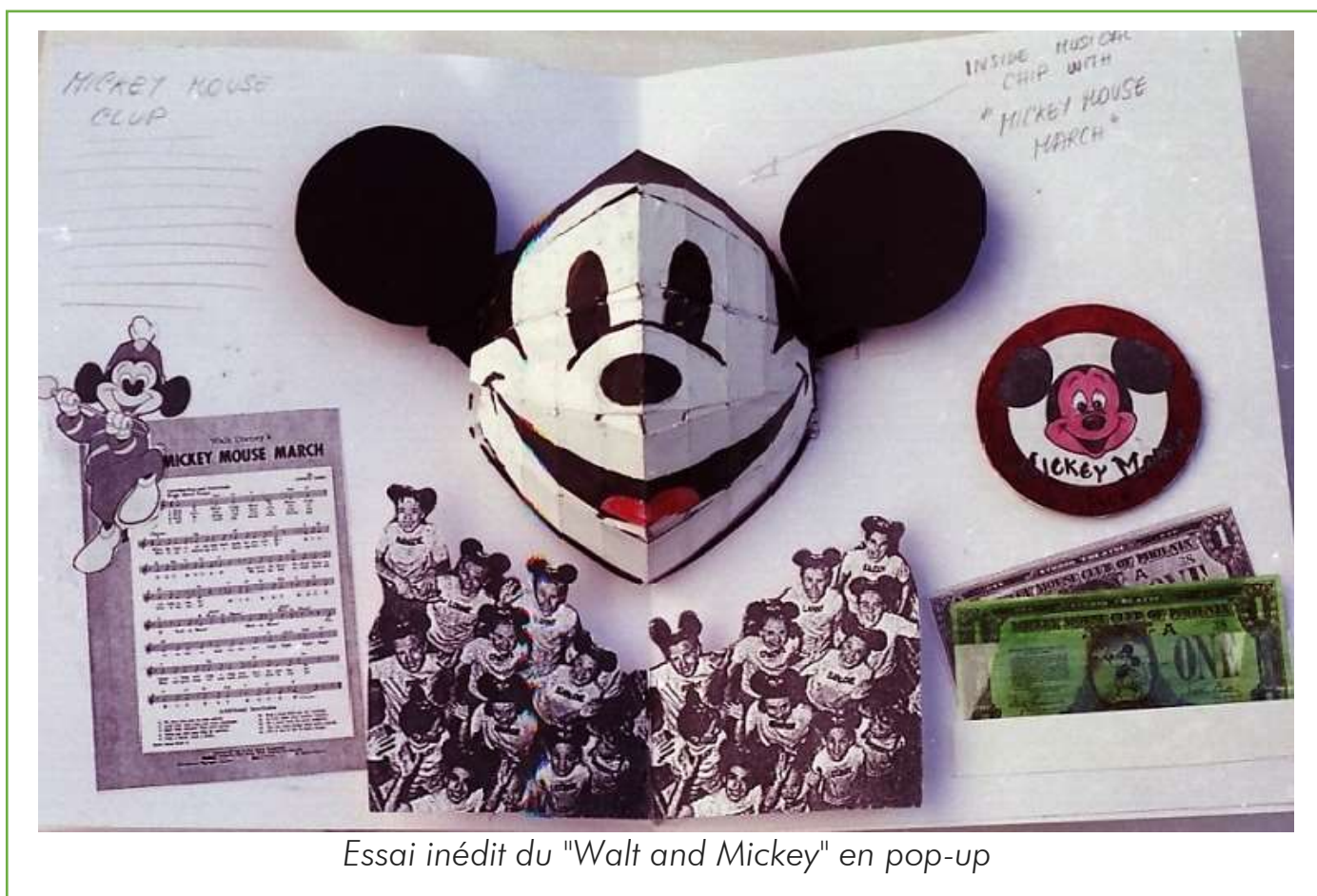
L'échange de paquets continue, et dans le deuxième remerciement, il y a aussi une invitation à nous rencontrer à la Foire du Livre de Bologne.

À Bologne, comme dans toutes les foires je pense, ceux qui ont un intérêt s'adressent à ceux qui peuvent offrir une réponse.

C'est ainsi que le premier jour de la foire, l'équipe dirigeante de Disney Press USA entre dans mon petit stand.

Ce n'est pas seulement une question de prestige.

Je donne tout.



Essai inédit du "Walt and Mickey" en pop-up

La réunion dure la classique demi-heure.

Je les fais rire.

Ils ne croient pas que je suis caissier de banque. Et de toute façon, ils me disent que, même si j'étais gigolo, je suis tellement doué pour manipuler le carton avec des plis et des contreforts qu'ils sont intéressés par mes idées.

Ils me disent au revoir avec cette demande : je devrais réaliser pour eux un livre très important, l'histoire de Walt Disney et Mickey Mouse en version pop-up.

Estimations d'impression : pas beaucoup... énormément et dans près de 30 pays en co-édition.

C'était la seule fois dans ma vie où j'ai imaginé une pluie de dollars me tombant dessus comme si j'étais Oncle Picsou dans sa chambre forte.

Nous nous disons au revoir.

J'étais tellement déterminé qu'en moins d'une semaine, la copie de travail du livre était déjà à New York.

Peu de temps après, je reçois une réponse de Mme Thea en personne : le livre est spectaculaire !

Comment cela s'est-il fini?

Tout était prêt pour l'impression.

Mais, en tant que freelance, je n'avais pas encore reçu le pré-contrat, ni même le gentlemen agreement.

Un vendredi soir, j'ai fait l'expérience de ce qu'on dit : licencié un vendredi soir pour le lundi suivant.

La nouvelle m'est parvenue par fax.

M. Roy Disney a réorganisé l'entreprise, Mme Thea ne travaille plus pour la Disney Press et ainsi, ce soir-là, tout mon travail s'est perdu au sein de la Disney américaine.

Et je n'ai même pas réussi à récupérer le manuscrit de mon livre, perdu dans les studios Disney...

Durant ces années, ce n'était pas le seul contact avec Disney.

J'ai également réalisé des projets pour Eurodisney et pour Disney Italie qui, chose unique dans mon histoire d'auteur, m'a payé pour le travail même s'ils n'ont finalement pas imprimé le livre.



*Moi et Steve. Je le considère comme le véritable modèle d'éditeur
(selon ma propre idée de ce que cela signifie d'être éditeur).
Quelle chance de l'avoir rencontré.*

Chapitre 28

Esslinger aller-retour

Des années plus tard, j'ai déjà publié mes premiers livres pop-up. C'est un mardi de juillet. La maison d'édition Schreiber me contacte pour me proposer de réaliser un autre livre pour eux. Si j'avais accepté, ils m'auraient envoyé le livre sur lequel travailler dans la semaine, et j'aurais pu livrer le premier brouillon en novembre, soit après environ cinq mois.

J'accepte.

Le DHL express m'arrive le vendredi suivant, dans la matinée.

Je regarde le livre très rapidement.

Avant de quitter la banque le soir, je demande trois jours de congé pour la semaine suivante.

Je commencerais à travailler dessus le lendemain.

Samedi matin, après moins de quatre heures, le livre est terminé.

Et ensuite ? Attendre novembre? Mais c'était seulement le 7 juillet.

Comme c'était samedi, je pouvais encore appeler l'éditeur de la maison d'édition. J'avais son numéro personnel.

Heureusement, elle parlait italien, car ses grands-parents étaient de Parme.

Je lui ai demandé si je pouvais aller à Esslinger pour apporter le brouillon.

Elle ne croyait pas que j'avais déjà une copie prête et a dit : "Mais il est arrivé hier ! D'accord, nous t'attendons lundi matin à Esslinger."

Nous préparons nos bagages et nous organisons pour partir. Deux étapes. La première à Vipiteno, puis le lendemain, départ pour l'Allemagne.

Toute l'équipe éditoriale m'attend. J'ouvre mon sac à dos et en sors le mannequin.

Je le donne au directeur éditorial qui commence à le feuilleter.

Silence.

Il termine sa lecture et sourit en disant : "Perfekt! Das ist gut." (Parfait ! C'est bien comme ça). Et nous avons signé le contrat.



*Shanghai. Salon international du livre pour enfants.
Le Popupshow est l'invité d'honneur. Un succès!*

*Un des dirigeants du parti communiste chinois vient de Pékin.
Avec lui, le maire de Shanghai et Donna Chai, la Directrice Générale du Salon.*

Quelle émotion!

*Une autre poignée de main pour ma collection. Non, celle-ci ne compte pas
car elle a été photographiée. Ma collection n'inclut que les poignées
de mains faites personnellement et non publiques.*

Chapitre 29

Moi et... Mauricio de Sousa

Chaque année, lors de la Foire du Livre pour Enfants de Bologne, dans le kit de l'éditeur/exposant, il y avait aussi des signets que l'on pouvait insérer dans les nouvelles parutions : étaient imprimées l'ANNÉE, l'inscription NOVITÉ et l'inscription NEW TITLES.



N'ayant pas toujours de nouveaux livres à présenter, j'utilisais ces matériaux pour me présenter moi-même comme une nouveauté éditoriale, car chaque année j'avais toujours quelque chose de nouveau à proposer aux éditeurs. Je collais donc sur ma chemise en jean, avec un adhésif double face, le signet NOVITÉ. En 1998, Mauricio de Sousa était également présent.

Il était en Italie pour lancer une méga-production Rai-Rete/Globo avec ses personnages animés. Monica est l'une d'entre eux, peut-être la plus connue. Mauricio de Sousa est au Brésil plus célèbre que Disney, bien plus célèbre. On m'a dit qu'à l'époque, je ne sais pas comment c'est aujourd'hui, il n'y avait pas de parcs Disney au Brésil, seulement des parcs à thème et des parcs de divertissement dédiés à Monica.

Tous les enfants au Brésil lisent ses histoires.

Une amie brésilienne voit le journal télévisé du soir et m'appelle pour me demander de demander à De Sousa un dessin de Monica dédié.

Le lendemain matin, je m'approche mais le stand est fermé.

De Sousa s'approche de moi et sourit en regardant mon signet de nouveauté.

Il parle portugais, je parle italien, nous nous comprenons un peu.

Il me demande pourquoi je suis une nouveauté et je lui parle des pop-up.

Il ne les connaît pas.

Il demande à en voir. Je l'emmène sur mon stand. Il est très curieux. Dès qu'il commence à les regarder, on voit qu'il pense à quelque chose qui dépasse ces livres.

Il me fait un dessin de Monica et le dédicace sur une feuille de carton que j'avais par hasard sur mon stand.

Le lendemain, il revient avec quelques managers de sa maison d'édition.

Il me demande de créer une série de cartes pop-up avec ses personnages pour les vendre dans les boutiques de ses parcs à thème. Je les prépare pour lui, et ils sont plutôt mignons.

Tous les projets ne deviennent pas des produits éditoriaux, mais j'ai fait quelque chose, j'ai beaucoup appris et j'ai gagné une poignée de main (pour ma collection).



Dans cette interview du TG3, je présente l'exposition "Pop-up Show", lors de la Foire du Livre pour Enfants de Bologne en 2017.

Je présente certains des livres les plus intéressants de ma collection.

Mais quelle difficulté de n'en sélectionner que 150/200 sur 5 000.

Pour moi, ce ne sont pas seulement des livres car la plupart sont liés à un souvenir d'une de mes vies.

Je ne remercierai jamais assez la Foire du Livre pour Enfants de Bologne, en particulier la Directrice Générale Elena Pasoli, pour cette opportunité et pour avoir parrainé cette nouvelle aventure.

Chapitre 30

Pour moi, c'est simplement Giovanna

Giovanna Casotto est devenue célèbre pour avoir participé plusieurs fois au Maurizio Costanzo Show. Elle raconte son histoire de femme, abandonnée par son mari avec deux filles, travaillant comme femme de ménage le jour et suivant un cours de bande dessinée le soir, découvrant qu'elle a un talent inouï. Avant même d'avoir terminé le cours, son premier livre est publié, vendant des milliers

de copies dans le monde entier. Elle n'est pas qu'une belle femme. Dans l'imaginaire de ses lecteurs, elle devient la pin-up transgressive qui dessine des bandes dessinées érotiques. Cette image est très éloignée de qui elle est vraiment.

LES PIN-UP DE Giovanna Casotto



 DYNAMITE

Comment la connais-je? Je ne regarde presque jamais la télé, encore moins les chaînes Fininvest, sauf "Mai dire gol". Par pur hasard, la télé reste allumée et un programme animé par Enrico Ruggeri, "IL BIVIO", commence. Un invité moyennement célèbre est présenté et interviewé. Puis une personne plus célèbre lui fait une proposition. Le fameux carrefour. Ce soir-là, c'était Giovanna

Casotto, et c'était Tinto Brass qui lui proposait le carrefour. Arrêtez de faire des bandes dessinées érotiques et devenez la première femme dans mes prochains films. On dit que Tinto Brass s'est inspiré de certaines de ses bandes dessinées. Giovanna dit NON. Elle continuera à dessiner. Je deviens curieux. Je cherche sur Google. J'aimerais la rencontrer.

Je trouve les coordonnées de son agent. Je choisis 3/4 illustrations au hasard et prépare immédiatement leur version pop-up. J'envoie tout à l'agent qui répond rapidement, me disant que Mme Casotto a aimé et veut me rencontrer. Très bien. Je vais à Milan. Assis à une longue table, en face de moi, loin, Giovanna Casotto. Entre nous, son agent. Il s'absente un moment et Giovanna et moi échangeons nos numéros de téléphone. Lorsqu'il revient, nous reprenons un ton formel. J'ai été son invité chez elle, en périphérie de Milan. Elle m'a présenté son nouveau mari, qu'elle adore, et ses filles, le centre de sa vie. Nous avons créé ensemble le site où elle promeut son travail. Elle me donnait des conseils et moi, sachant comment programmer des sites web, je les mettais en œuvre. Et je vous assure que voir un dessin d'une orgie sur la page d'accueil et la voir en chaussons, en survêtement, sans maquillage et les cheveux en bataille, préparant à manger, vous fait vraiment comprendre la différence entre ce que vous êtes et ce que les autres pensent que vous êtes. Et tout en dégustant une escalope milanaise, elle me demande d'une voix égale : "Massimo, penses-tu qu'elle est bien cuite ?" Avec le même ton, elle me demande : "Mettre un beau dessin de seins surdimensionnés ici ou un beau fessier ?" J'adore les contrastes. Les provocations. Peut-être c'est pour ça que j'aime tant les œuvres de Maurizio. On dit : les artistes sont provocateurs. Je ne suis pas artiste, mais j'aime provoquer de temps en temps. Un an, j'ai envoyé à tous mes amis américains la vidéo de ce pauvre Irakien à qui les soldats américains avaient fait faire l'arbre de Noël dans la prison d'Abu Ghraib avec en fond "White Christmas" chantée par Bing Crosby. C'était l'année des tortures américaines sur les Irakiens innocents à Guantanamo et Abu Ghraib. Beaucoup n'ont pas bien réagi. Si j'avais été un artiste...

Tôt ou tard, nous ferons un livre ensemble, Giovanna et moi : seulement aucun de nous deux n'a encore réussi à convaincre l'autre. Je voudrais faire un livre sur Marilyn, elle sur la sexy pin-up Bettie Page. Peut-être qu'à la fin, nous ferons un livre moitié moitié, seulement sur les pin-up. Depuis des années, elle ne fait que des aquarelles et des dessins au crayon. Mais pour tout le monde, elle est l'illustratrice sexy qui dessine sans vêtements. Puissance du marketing et de la manière dont on peut vendre ce que le public veut.

Encore une belle chose qu'elle m'a dite un jour : "Massimo, si au lieu de Tinto Brass c'était toi à la télévision et que tu m'avais proposé un CARREFOUR pour commencer à faire des pop-up, je t'aurais dit OUI !"



Mon avatar interviewé par la Rai dans "Le Parole per dirlo", un programme sur la langue italienne diffusé le dimanche matin sur Rai Tre.

Chapitre 31

En Amérique et retour

2007 : un autre salon, une autre course.

Même cette fois-ci, je n'avais pas réussi à préparer le matériel promotionnel à distribuer pendant le Salon. J'avais donc installé une photocopieuse sur mon stand.

L'emplacement qui m'avait été attribué cette année-là se trouvait dans le pavillon des éditeurs américains et beaucoup passaient devant mon stand chaque matin pour me saluer.

Parmi eux, le nouveau staff de White Heat, duquel Jim Roger Diaz était parti. Ce matin-là, ils s'arrêtent, me tendent quelques planches illustrées et me demandent comment je parviens à les transformer en pop-up. Ils ne me donnent

pas de délai pour les rendre, alors je leur remets les illustrations en 3D le soir même.

Je sens qu'ils sont intéressés. Ils me proposent de venir travailler pour eux aux États-Unis.

Nous nous mettrions d'accord le lendemain.

Jusqu'à ce moment-là, le monde de la banque et celui des livres avaient avancé côte à côte, sans se croiser.

Ils allaient maintenant se rencontrer.

Mais je ne le savais pas encore.

J'avais invité le chef du personnel de l'agence régionale de la banque, comme je l'avais toujours fait depuis que j'avais un stand au Salon, mais personne n'était jamais venu.

Cette fois-ci, cependant, le chef du personnel avait accepté.

Nous avons passé tout l'après-midi ensemble, je lui avais présenté de nombreux amis.

Il avait aimé ce monde qu'il ne connaissait pas.

Le soir, je lui mentionne qu'on m'a proposé d'aller travailler quelques mois au Texas, et il me rassure : "Je ferai tout pour que tu obtiennes un congé sabbatique".

Les mondes parallèles s'étaient rapprochés sans se heurter.

J'y réfléchis toute la nuit. Oui, j'essaie.

Je vais travailler quelques mois aux États-Unis.

Je ne vous raconte pas tous les formulaires, déclarations, promesses de scout qu'ils vous font faire pour obtenir un visa.

Car ce n'est pas le visa touristique standard de 90 jours.

C'est un visa de neuf mois. Et pour le travail.

Je me rends au consulat américain de Milan.

Tout est prêt pour le départ, même le billet d'avion.

Je comprends ce qui peut faire la différence entre un travailleur américain et un Italien (du moins dans certaines catégories).

J'aurais vécu à Allen, près de Dallas.

Cela aurait été comme un stage.

J'aurais appris et, surtout, à la fin de cette période, j'aurais pu continuer à travailler depuis Forlì, ce que nous appellerions aujourd'hui en télétravail.

Une excellente solution pour quelqu'un comme moi qui ne souhaite pas déménager.

Au consulat, tout le monde ne semble pas amical.

Ils nous font entrer dans une grande salle où ils nous appellent pour nous remettre le visa.

Un jeune homme à côté de moi me dit de rester calme car c'est une pure formalité.

Il fait le voyage Milan-Miami depuis des années.

"Missiroli !"

C'est moi. Je me rends au guichet.

Un fonctionnaire qui me rappelle beaucoup le sergent Artman de Full Metal Jacket me regarde, je n'ose pas le regarder.

Je pense deviner la fin.

Il prend son stylo comme s'il allait rayer la voiture de son pire ennemi.

Il trace un grand X sur le formulaire et dit : visa refusé. Je ne verrai leur pays que sur une carte postale !

Sur le chemin du retour, j'essaie de tout arranger. Le chef du personnel annule mon congé sabbatique. Je l'échappe belle. La demande était déjà prête à être envoyée.

Ce ne sera pas pour le travail. Je fais des livres pour enfants.

Mille pensées dans ma tête.

Cependant, j'aime penser qu'entre les personnes à qui on a refusé le visa aux U.S.A. il y a Che Guevara (lorsqu'il a prononcé son discours à l'ONU en 64), Fidel Castro et Charlie Chaplin.

Je me sens en bonne compagnie.

Je ne pourrai jamais aller aux U.S.A. et je ne saurai jamais pourquoi mon visa a été refusé.

En 2022, après avoir réalisé le livre avec la fille du Che "Che Guevara expliqué aux enfants", l'ambassade américaine à Rome m'a refusé le visa pour la seconde fois.

Allez savoir...

Et puis j'ai aussi fait un film avec Chaplin que le sénateur McCarthy n'a plus voulu aux U.S.A.

C'est sûr que je fais tout pour ne pas obtenir ce visa.



Mon avatar animé. C'est un puppet électronique créé pour moi par un studio d'animation.

Je l'ai utilisé pendant un certain temps pendant les interviews.

Le puppet électronique est un dessin animé qui reproduit exactement ce que je fais devant une caméra.

Cette technique pour créer des dessins animés est appelée : "real animation".

Ce dessin animé peut parler avec ma voix ou avec une voix synthétique générée par un programme d'intelligence artificielle.

Chapitre 32

Moi et... Kenzo



2010, environ : je suis contacté par une agence de publicité de Milan qui travaille pour Antonio Marras, directeur artistique de la maison de mode Kenzo. C'est le 40e anniversaire de la maison et un défilé fabuleux est prévu.

Ils me demandent si je suis capable de préparer une invitation pop-up pour les VIP à partir de quelques croquis de Kenzo.

Je dis oui, et ils m'envoient les esquisses : Japan in Paris.

Un éventail avec le drapeau japonais en arrière-plan de la tour Eiffel, puis beaucoup de fleurs.

Mon pop-up arrive à Paris et il est très apprécié, mais ils veulent le voir en plus grand. Aussi grand que le livre que Skira, Rizzoli international et Rizzoli Usa s'apprêtent à publier.

Un livre de 400 pages grand format avec les plus belles photos prises par de grands photographes lors de ses défilés pendant quarante ans.

Il dessine spécifiquement tous les tissus des fleurs qui seront intégrés dans le livre.

Il veut un grand pop-up à insérer dans le livre, et c'est ce qui sera fait.

À la fin du travail, ils me donnent même une des copies pour les super VIP préparées pour le défilé, pour lesquelles un sac en tissu a également été réalisé.

Depuis lors, le livre Kenzo est appelé Kenzo pop-up.

Vous n'y croyez pas ? Essayez de le taper sur Google.

Les dirigeants de la librairie du Moma, quelques années plus tard, veulent produire un plateau de petit-déjeuner avec la photo du popup.

Je rentre donc au Moma avec un de mes pop-ups, qui n'est cependant pas vraiment "le mien" car sur le colophon figure uniquement le nom de l'agence qui a supervisé toute la production et le projet.

Il manque la ligne où devrait être écrit, comme c'est l'usage dans un pop-up, le nom du designer pop-up.

Domage !

+ TO YOUR
COFFEE
TABLE



Le MOMA Museum of Modern Art de New York a créé, avec la photo du pop-up que j'ai conçu pour le livre Kenzo, un set de table pour le petit déjeuner vendu dans la librairie du musée: j'ai donc également fait mon entrée d'une certaine manière dans le temple de l'Art.

Chapitre 33

Massimo Missiroli, éditeur de pop-up

En 2020, je me retrouve coincé à la maison, comme tout le monde d'ailleurs. Mes projets sont également en stand-by.

Vous vous souvenez de ces mois-là, n'est-ce pas ?

Tout était à l'arrêt. On ne pouvait sortir que pour travailler, faire les courses ou aller chez le médecin.

Mais moi, je ne pouvais pas rester sans rien faire et je continuais à rêver.

J'ai donc décidé de réaliser un autre rêve : avoir ma propre maison d'édition pour publier mes projets.

Massimo Missiroli Editeur : ça sonne vraiment bien, presque comme Arnaldo Mondadori Editeur ou Silvio Berlusconi Editeur.

Qui pourrait penser qu'il s'agit d'une maison d'édition composée d'une seule personne ? Juste l'éditeur.

Maintenant, j'ai changé de nom. Je m'appelle : "Massimo Missiroli, éditeur de pop-up."

Massimo Missiroli Editeur signifie que j'ai recommencé, que j'ai entamé une nouvelle vie.

J'ai publié 6 livres en 2 ans, faisant presque tout tout seul (sauf l'impression, bien sûr).

Notez bien. Si vous n'êtes pas du métier, vous ne pouvez pas comprendre à quel point l'impression d'un pop-up est une tâche herculéenne.

Il faut une équipe nombreuse et en Italie, il n'est pas facile de trouver des éditeurs qui font ce travail.

Un exemple ? Lisez le colophon de nombreux pop-up. Vous n'en trouverez qu'un ou deux produits en Italie par des auteurs italiens. La plupart sont produits aux États-Unis et l'éditeur italien n'a fait qu'imprimer la version dans notre langue.

Dans cette nouvelle vie, j'ai fait de nombreuses rencontres.

J'ai réalisé un livre avec la fille de Che Guevara (et je m'étonne encore qu'on me refuse un visa pour les États-Unis), puis un pop-up avec des images tirées du film "Le Dictateur" en collaboration avec la famille Chaplin.

J'ai également été autorisé à inclure dans le livre le discours sur l'humanité avec lequel Chaplin termine son film, et grâce à un QR code, on peut voir cette scène. Avec ce livre a commencé la collaboration avec la Fondation Chaplin, qui a maintenant également impliqué le musée international Chaplin à Corsier-sur-Vevey.

Nous travaillons déjà sur le prochain livre sur le vagabond chapeauté que nous aimons tous.

Dans le livre "Joyeux Noël", la célèbre pianiste russe Lola Astanova m'a permis d'inclure son medley de Noël, et dans le livre "Les mots de la Paix", Maurizio Cattelan a dessiné la colombe en couverture.

Je tiens à remercier le PDG d'Arloopa Inc., Arman Atoyan, qui m'a permis d'intégrer à mes pop-up les marqueurs de réalité augmentée. Ainsi, grâce à cette application, vous trouverez des contenus multimédias dans le livre.

Et cela depuis 2020.

Pour mon pop-up de La Divine Comédie - L'Enfer, mon ami Marco Sabiu a composé la bande sonore que vous pouvez écouter avec votre smartphone en feuilletant le livre. Vous pouvez également regarder certaines scènes de deux films italiens de 1910, dont les décors ont été inspirés par les planches de Doré. Dans les autres livres, vous pourrez écouter de la musique, regarder des dessins animés ou des films.

Je crois que cette fusion du papier avec la réalité augmentée donnera également à l'édition du troisième millénaire une nouvelle vie.

Et je me sens un peu comme un pionnier.



*Moi et... Armando Traverso (célèbre présentateur italien)
Je participe à l'épisode spécial de Pâques de "È domenica Papà",
diffusé depuis l'Antoniano de Bologne.*

Chapitre 34

Pour les personnes importantes

Si vous écrivez un livre et que vous souhaitez aussi l'envoyer à des personnes importantes (c'est à vous de décider qui sont les personnes importantes pour vous), n'y réfléchissez pas trop.

Faites-le.

Au pire, ils le mettront à la poubelle et ne vous répondront pas.

Je n'avais jamais fait cela pour aucun de mes livres, mais l'année dernière, j'ai décidé d'essayer.

Et les adresses ? Facile.

Président de la République ?

Quirinal.

Pape François ?

Vatican.

Ils sont importants, vous n'avez pas besoin de mettre le numéro de la rue pour leur envoyer le livre. Ils le trouveront, vous verrez.

Et ainsi de suite. Je me rends donc à la poste.

J'ai une dizaine d'enveloppes avec autant de livres à l'intérieur.

Je ne connais pas l'employé de la poste.

Sur chacune d'elles, il est écrit "recommandé, envoi de livres".

Il commence à accepter les enveloppes.

L'employé de la poste lit la première adresse et pense probablement : "Un envoi de livres pour le Ministre de la Culture, ça a du sens". Quel genre de livre est-ce ?

Deuxième enveloppe : "Oh, il écrit aussi au Ministre des Affaires Étrangères".

Troisième enveloppe : "Cher Président de la République".

L'employé commence à être curieux.

La quatrième enveloppe est adressée au Saint-Père.

L'employé pense peut-être à ce moment-là : "Ah non, c'est une caméra cachée".

Mais il ne dit rien.

Il reste sérieux et impassible et joue le jeu.

Cinquième enveloppe... Pour le Président de la République française.

"Pourquoi voudrait-il recevoir un livre en italien ?"

La sixième enveloppe... sera envoyée au Président de la Banque Centrale Européenne.

Que de pensées ont dû traverser l'esprit de cet employé des expéditions.

Il s'attend sûrement à ce que je lui montre à tout moment une pancarte disant :

"Souriez, vous êtes piégé !"

Mais rien. Fin des enveloppes.
Je paie et le salue.
Ils m'ont tous répondu et remercié.
Incroyable, n'est-ce pas?





Une page de l'édition coréenne du livre sur les métiers, écrit et illustré par Agostino Traini et publié par Editoriale Scienza – Trieste.

*Les deux bulles traduites :
Qui est cette personne ?
C'est quelqu'un qui fait des pop-ups !*

Chapitre 35

Maurizio Cattelan ne peut pas être ici avec nous

Je n'ai plus parlé de Maurizio Cattelan, mais nous sommes restés amis.

Lorsque nous nous fréquentions, il était déjà un artiste et moi, je savais faire des choses. Je réalisais des flip books (et je lui ai appris à en faire un) et des pop-up. Et je lui ai donné quelques conseils techniques sur comment réaliser un pop-up avec une de ses œuvres, l'équipe des immigrants RAUSS!

Maurizio avait imaginé une équipe de football, pour laquelle il avait également dessiné un uniforme qu'il avait fait porter à des ouvriers sénégalais travaillant chez Amadori.

Oui, celle des poulets.

Il les a ensuite emmenés à Arte Fiera de Bologne et son équipe a joué contre celle de l'équipe junior de Cesena, avec un baby-foot de 11 poignées contre 11 poignées.

Cette année-là, il semble que le critique d'art Barilli ait déclaré que la seule œuvre d'art pour laquelle il valait la peine d'aller à Arte Fiera était le baby-foot avec les 22 poignées réalisé par Cattelan.

Maurizio est souvent invité à recevoir des prix, mais parfois il préfère ne pas y aller en personne.

En avril 2012, il remporte deux prix. L'un à retirer au Maxxi de Rome et l'autre à Sasso Marconi, dans la villa qui était celle de Guglielmo, celle des premières transmissions par éther.

Maurizio demande à moi et à Elio (oui, Elio des "Elio e le Storie Tese") de les retirer à sa place.

Elio, trop drôle, se rend au Maxxi de Rome, se fait passer pour Cattelan pour ceux qui ne le connaissent pas et signe des autographes.

Moi, je vais à Sasso Marconi.

Sur un fauteuil au premier rang, une belle pancarte était déjà fixée : "Réservé Maurizio Cattelan". Et on suppose que celui qui s'y assied est lui.

À côté, une autre chaise avec la pancarte "Réservé Princesse Elettra Marconi". Je peux dire que j'ai rencontré et passé une journée entière avec une vraie princesse. Et pour la première fois, ce n'était pas dans un conte.

On m'appelle sur scène pour recevoir le prestigieux prix "Guglielmo Marconi". C'est le moment des remerciements.

J'ai en poche le texte convenu avec Maurizio.

Je monte sur scène. Je suis très ému. Très, très ému.

Je commence à lire.

Ma voix se brise quand je lis que Cattelan "ne peut pas être avec nous".

Je sors un mouchoir car, après tout, le contexte, l'émotion, je suis banquier, pas Cattelan.

Le lendemain, La Repubblica et Il Corriere della Sera, évoquant la remise du prix, me décrivent comme un acteur aguerri.

Oh, jeune, j'aurais voulu être aussi acteur de théâtre, j'avais suivi des cours avec Dario Fo puis avec la compagnie Daggide. Mais pas acteur aguerri...

Certains pensent que Cattelan est malade. Qu'il est mort.

À ce moment, dans l'audience, galeristes et journalistes sortent tablettes et smartphones pour confirmer la nouvelle.

Le président de la Fondation me prend dans ses bras et murmure : "Si nous avions su, nous aurions organisé cette journée à huis clos".

Moi, trop ému, je ne peux plus parler et je suis sur le point de pleurer.

Tout cela confirme indirectement la triste nouvelle.

Je me calme, explique et termine le discours ci-dessous.

Le malentendu est clarifié et la journée continue.

Autour de moi, beaucoup de personnes venues pour la remise du prix me posent des questions sur la vie artistique de Maurizio et je peux répondre à tous car je sais, et j'ai lu, beaucoup de choses sur lui.

Et ainsi la journée se poursuit jusqu'au soir.

J'ai été "presque" Cattelan pour une journée.

Le vrai plaisir vient cependant de Maurizio : il me dit que le vrai prix pour lui a été mon discours de remerciement.



*Lorsque j'ai reçu au nom de Maurizio Cattelan le "Prix Marconi",
j'ai rencontré une véritable princesse.*

Maria Elettra Marconi, fille de Guglielmo Marconi.

Nous posons ici pour les journalistes présents.

Chapitre 36

Qui a tué la grand-mère ?

Un jour, un collègue de la banque, sachant que je m'occupe d'enfants, me demande de l'aide.

Sa fille Anna est très proche de sa grand-mère paternelle, elle veut lui rendre visite tous les jours après l'école maternelle. Anna a 4 ans, et chez sa grand-mère, elle a une petite chambre rien que pour elle, pleine de jouets.

Malheureusement, la grand-mère décède soudainement.

Mon collègue ne sait pas comment l'annoncer à sa fille.

Il ne sait pas quelles paroles dire à une petite fille de 4 ans quand un membre de la famille décède. Mais ce n'est pas cela qu'il me demande et il continue de raconter.

Il réfléchit par lui-même. Et il réfléchit encore et encore.

Les jours passent et Anna veut voir sa grand-mère. Mais la grand-mère n'est pas là. Elle est partie en vacances.

Puis finalement, il la prend dans ses bras, aborde le sujet et lui dit : "Tu vois, Anna, la grand-mère n'est plus là, maintenant elle nous regarde depuis le ciel. La grand-mère est décédée."

Et Anna, curieuse, demande : "Qui l'a tuée ?"

Voilà : maintenant c'est à moi d'entrer en jeu, peux-tu m'aider ?

Moi non plus, je ne sais pas vraiment quoi dire.

Je pense que cette petite fille, en regardant tant de télévision, pense à quatre ans que les gens meurent seulement s'ils sont tués.

Finalement, je prépare pour elle un petit livre pop-up de seulement trois doubles pages où je place trois histoires.

Tu vois Anna, tu penses que la Belle au Bois Dormant est morte, mais le prince la réveille.

Blanche-Neige n'est pas non plus morte, même si on la dessine dans le cercueil de verre avec les sept nains qui pleurent. La reine ne l'a pas tuée avec la pomme empoisonnée. Le prince la sauvera.

Et Anna dit : "Oui, je comprends, mais la grand-mère du Petit Chaperon Rouge ?"

Regarde Anna, sur cette dernière page il y a justement la grand-mère du Petit Chaperon Rouge : elle a été mangée par le loup mais elle n'est pas morte car ensuite le chasseur la sauve et elle sort vivante du ventre du loup. Et nous ne savons même pas si le loup meurt, car il va ensuite voir les trois petits cochons. Dans les contes, les histoires, les livres, on n'est pas tué comme à la télé.

Car dans chaque livre il y a une rencontre, une découverte, quelque chose qui t'accompagne.

Et sachez que, moi, je n'ai jamais lu de livre.

Massimo



Pop-up Pinocchio, illustré par Lucia Salemi et publié en 2002 par Emme Edizioni - Trieste.

C'est le premier livre que j'ai conçu (travail du designer) et dont j'ai aussi été le paper-engineer. Chez Intervisual, c'était ainsi.

Les paper-engineers experts devenaient designers et lorsqu'ils recevaient une commande pour un livre, ils savaient comment répartir l'histoire, le texte et les dessins sur les six pages doubles classiques.

C'était ensuite au paper-engineer de réaliser les constructions en carton.

Un peu comme l'architecte et l'ingénieur qui conçoivent la maison, et le maître d'œuvre qui la construit. Le livre a été nommé pour l'Oscar du plus beau pop-up au monde pour 2002-2003, le Meggendorfer Prize.

Le prix que tout concepteur de pop-up aimerait gagner.





Ce matin-là, j'ai enseigné pendant deux heures à l'Université, à la Statale de Milan. Moi, qui en 1979 avais voté pour DP (Democrazia Proletaria), et avec mon vote avais contribué à son élection au Parlement européen, j'essayais de ressentir l'odeur des révoltes étudiantes avec Capanna à la tête des insurgés.

Mon histoire ne se termine pas ici, mais je choisis de la terminer ici.

Je souhaite prendre un moment pour remercier tout particulièrement mon amie Genny : sans elle, les pop-ups de ma maison d'édition seraient restés de simples maquettes.

J'ai omis de nombreuses anecdotes qui auraient peut-être pu être incluses. Je pourrais vous raconter d'innombrables autres histoires qui se sont produites pendant que j'écrivais le livre que j'ai coécrit avec Aleida Guevara, celles liées à la création du livre pop-up "Le Grand Dictateur". Je pourrais vous parler de ma correspondance avec l'arrière-arrière-petit-fils de Sitting Bull.

Mais je pourrais aussi parler d'Elena et Marzia du Salon du livre pour enfants de Bologne ; Arusik, Deborah, Emma, Paolo, Guan, Monica, Marco, Patrizia ; l'incroyable Antonio qui m'a présenté à Aleida et à de nombreux lieux d'engagement, de courage et de sagesse ; de Claudio, qui m'a surnommé "pop-uppiste" (artiste pop-up) et s'est demandé si ses idées étaient "pop-upables" (pouvant être transformées en pop-ups). Avec lui, j'ai partagé une passion pour les illustrations et les débuts de ma vie en tant que designer et éditeur de pop-up.



Je pourrais parler de toutes les personnes que j'ai rencontrées au cours des cinquante dernières années et avec qui j'ai parcouru les chemins de mes multiples vies, mais pour l'instant, je m'arrête ici.

Plus tard, j'aimerais également parler des CD audio que j'ai produits sous "Music in the Book". Ou explorer la réalité augmentée, l'intelligence artificielle et mon assistant virtuel Chat GPT (qui voulait contribuer à la quatrième de couverture de ce livre).

Chacun représente une nouvelle vie que je vis actuellement et qui me mènera : "Vers l'infini et au-delà", comme l'a si bien proclamé Buzz l'Éclair dans Toy Story.

Mais ce voyage de contes et d'aventures n'est qu'une fraction de ce que la vie m'a présenté. Les chapitres de mon existence sont remplis non seulement de mes expériences mais aussi des innombrables interactions, émotions et leçons apprises des autres.

En y réfléchissant, la vie ressemble à un immense livre pop-up. Chaque page tournée révèle une nouvelle dimension, un rebondissement inattendu ou une leçon cachée qui surgit, attendant d'être découverte et appréciée. Parfois, ces pop-ups sont simples, et d'autres fois ils nécessitent un regard plus attentif pour comprendre les détails intriqués et les significations sous-jacentes.

Comme dans tout livre pop-up, il y a des plis délicats, des languettes fragiles et des couches complexes qui nécessitent une manipulation soignée. Ils représentent les moments fragiles de notre vie, les décisions complexes que nous prenons et les relations multifacettes que nous entretenons.

Ma gratitude est sans limites pour tous ceux qui sont devenus une partie de mon histoire, même si ce n'était que pour un chapitre ou un bref paragraphe. Vos empreintes ont façonné les pages de ma vie, les rendant riches, colorées et uniques.

En regardant vers l'avenir, je sais que de nombreux autres pop-ups m'attendent, prêts à surgir au bon moment. Avec anticipation et espoir, je suis prêt à tourner la page suivante, accueillant toutes les surprises que la vie réserve.

Après tout, la vie n'est-elle pas le plus beau livre pop-up jamais écrit ? Et comme toute bonne histoire, elle mérite d'être partagée, célébrée et transmise.

Merci de faire partie de mon récit. J'espère qu'en partageant mon voyage, j'ai ajouté un peu de magie au vôtre. À encore plus de pages, encore plus de pop-ups, et à d'innombrables aventures ensemble !

J'espère que cela capture l'essence de ce que tu voulais exprimer. Si tu as besoin de retouches ou de clarifications, fais-le moi savoir!





Why to the cat Maru and not to me? Pourquoi Maru le chat a-t-il droit à une page et pas moi?

Alors, je n'ai pas de page à mon nom sur Wikipédia.

Wikipédia n'accepte pas les autobiographies. Parce qu'elle doit être écrite par quelqu'un d'autre, être justifiée... bref, quelqu'un a essayé de la proposer, mais elle n'existe pas.

Cela me déçoit un peu, mais il y a des critères, et je les accepte (je soutiens Wikipédia, même financièrement, faites-le aussi, même si la page de votre pop-up designer préféré est manquante).

Cependant, Wikipédia a une page sur Maru.

Maru, ce magnifique chat qui vit au Japon, le scottish straight le plus célèbre du web.

Le chat qui agit normalement, sans savoir que ses vidéos sont vues par des millions de followers, avec des centaines de millions de vues par an.

Que fait Maru ? Il mange, dort et se faufile dans toutes les boîtes de la maison (il est très mignon).

Je ne suis absolument pas jaloux de Maru.

Je suis l'un de ses followers assidus sur sa chaîne YouTube, sur son profil Instagram, et nous sommes amis sur Facebook.

Comme je n'ai pas de page Wikipédia, j'ai décidé d'écrire une série d'anecdotes et de souvenirs de ma vie.

Mais moi, qui n'ai jamais lu un livre, je sais seulement faire des plis dans les livres et je ne sais pas manier les mots.

Alors je demande à mon ami Beniamino Sidoti de m'aider.

Et Beniamino lit, coupe, colle, rallonge, raccourcit, choisit.

Nous en sommes arrivés là : c'est ce que vous avez lu.

Et je continuerai à écrire, à parler.

Cherchez-moi sur le net. Miaou.

“Restons en contact !”

"Let's keep in touch!"

massimo.missiroli@gmail.com

<https://www.massimomissirolieditore.it/>

© 2023



*Salut Chat GPT, j'ai écrit un livre sur l'histoire de quelqu'un qui n'a jamais lu un livre.
Quel slogan pourrait inciter les gens à lire un livre comme celui-ci?*

*"Découvrez la magie de la lecture avec l'histoire de quelqu'un qui n'a jamais ouvert
un livre auparavant !"*



Attribution



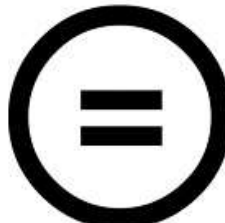
Compulsory - Must always **credit** me.

Noncommercial



Use it but don't make **money**

Non-Derivatives



Your version must **equal** mine - no changes

Share alike



If I allow you to change it, **repeat** my CC **licence**